

EXCELSIOR

Journal Illustré Quotidien

ABONNEMENTS (du 1^{er} ou du 16 de chaque mois)
France... Un an, 35 fr. 6 mois, 18 fr. 3 mois, 10 fr.
Étranger. Un an, 70 fr. 6 mois, 36 fr. 3 mois, 20 fr.
On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus

Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

Adresser toute la correspondance
à l'ADMINISTRATEUR D'Excelsior
88, avenue des Champs-Élysées, PARIS
Téléph. : WAGRAM 57-44, 57-45
Adresse télégraph. : EXCEL-PARIS

Le nombre de nos gros obus augmente de jour en jour



Dans une gare voisine du front, sur un quai immense, sont juxtaposés d'innombrables obus de gros calibre dont on peut apprécier la longueur imposante en la comparant à la taille moyenne d'un poilu. Le même spectacle se reproduit en de nombreuses gares, dans la zone des armées, où les stocks, d'ailleurs, sont enlevés et renouvelés quotidiennement.

Hors du sein des commissions

La proposition de loi que vient de déposer sur le bureau de la Chambre M. Antoine Borrel, député de la Sarthe, est généralement approuvée. On sait qu'elle attribue à toute mère allaitant son enfant une allocation de vingt francs par mois pendant la durée de cet allaitement.

C'est une prime à la maternité intégrale, et j'entends par là celle qui ne se dérobe à aucun de ses devoirs. Il ne suffit pas de mettre un enfant au monde pour qu'il vous doive la vie : la lui conserver est une tâche autrement longue, autrement délicate, autrement laborieuse, pour la femme pauvre surtout. Elle a besoin d'être aidée à porter son fardeau. On en convenait avant la guerre; on en conviendra bien davantage après, quand il faudra combler tous les vides qu'elle fait.

J'ai vu naître, il y a douze ans (j'ai même, à cette époque, rédigé son acte de naissance), une des plus belles œuvres de secours aux mères que l'initiative privée ait réalisées, lorsque le législateur en était encore à se demander s'il devait accorder aux ouvrières en couches une allocation journalière pendant une période de repos n'excédant pas huit semaines en tout. Grave affaire! Lourde charge! Pour qui? Pour les mères? Non : pour nos finances. On sacrifiait l'enfant, et la mère aussi quelquefois, pour n'avoir point à s'occuper d'elle.

En ce temps-là donc, la femme d'un professeur au lycée de Caen et la femme d'un professeur à l'Ecole alsacienne réunirent une somme de dix francs, rien de plus, prirent leur courage à deux mains, s'en allèrent au faubourg, y louèrent la première boutique venue et fondèrent inconsciemment, sans autre cérémonie, l'Œuvre Henry Couillet. Toute mère allaitant son enfant n'avait qu'à se présenter pour être nourrie gratuitement, matin et soir, sans enquête préalable. Une seule formalité : montrer le réservoir plein où le bébé s'abreuvait. Cela dispensait la mère de se munir des paperasses habituelles : bulletin de naissance, extrait du casier judiciaire, livret de mariage, certificats de toute sorte... Quelle plus belle relation de cause à effet que la nécessité de rassasier une mère pour qu'elle-même rassasie son enfant?

C'était, sauf erreur, le 4 novembre 1904, il y aura exactement demain douze ans, passage Julien-Lacroix, à Ménilmontant. Ce jour-là, une pauvre femme, restée veuve avec quatre enfants, étreignait le réfectoire improvisé. Le lendemain, deux mères y prirent leurs repas et se chargèrent de la publicité dans le quartier, où la bonne nouvelle fit rapidement son chemin. Restait à la répandre ailleurs. Mme Couillet, propagandiste infatigable, s'y employa. En décembre, elle ouvrait un second réfectoire à Clignancourt; en janvier 1905, elle dressait la table au quartier Mouffetard; en mai, elle me conviait à inaugurer un quatrième restaurant à Plaisance. Son intention était de les multiplier.

Une partie de cette tâche admirable fut bientôt après assumée par l'Œuvre des Cantines maternelles, qui n'a pas cessé de prospérer depuis qu'elle ouvrit, rue Montcalm, dans le dix-huitième arrondissement, fin décembre 1905, sa première Cantine. On n'en compte pas moins de douze à Paris, plus une à Levallois-Perret, aujourd'hui.

La guerre eût pu les rendre inutiles et les faire momentanément disparaître en leur substituant une des formes d'assistance qu'elle a adoptées. Il n'en a rien été, loin de là, puisque les treize Cantines permanentes de la Fédération, du 1^{er} août 1914 au 31 décembre 1915, avaient distribué près de 1.400.000 repas gratuits à des femmes et à des mères nourrices, sans parler du réconfort apporté à la banlieue parisienne par dix Cantines maternelles temporaires créées depuis le début des hostilités à Clichy, Ivry, Gentilly, Pantin, Saint-Denis, Villejuif, Vincennes, Malakoff, Alfortville et Aubervilliers.

La Fédération des Cantines maternelles a pensé, cependant, qu'elle avait un rôle plus important à jouer, et elle s'est rappelé opportunément l'existence d'une grande commission de la dépopulation instituée en 1912 au ministère des Finances, pour obvier à la décroissance de la natalité, lutter contre la mortalité infantile, etc., etc.

Respectueusement, la Fédération demandait à M. Ribot de publier les travaux de cette commission extra-parlementaire, afin que l'on y trouvât les inspirations dont le besoin ne s'est jamais fait sentir plus qu'à présent.

M. Ribot dut répondre, il y a trois mois, que les travaux de la commission n'avaient abouti, dans leur ensemble, à l'élaboration d'aucun

projet susceptible d'une réalisation immédiate. A qui le dit-il! J'ai fait partie, moi aussi, de cette bonne commission. Une de plus, une de moins... Celle-ci commença par se subdiviser en sous-commissions d'ordre administratif, législatif, économique, médical. Je ne sais même plus à quel groupe je fus inscrit. J'ai eu le temps de l'oublier, nulle convocation ne m'ayant, depuis, rafraîchi la mémoire.

La réponse de M. Ribot ne saurait donc m'étonner : on n'a énoncé que des principes; ils ne se sont traduits par aucun texte précis, aucune indication à retenir, aucun vœu à soumettre aujourd'hui aux délibérations du Parlement. La proposition de M. Antoine Borrel émane bel et bien de son initiative. Raison de plus pour l'en féliciter. Ce n'est point à la chaleur du sein des commissions que l'enfant se ranimera, se fortifiera. Les dix francs de deux femmes de cœur ont sauvé plus de mères et de bébés que n'en sauvent dix commissions en confabulant, par-ci, par-là, pendant dix ans.

Lucien Descaves.

Ce que l'on dit

En attendant...

M. Albert Sarraut redevient gouverneur général d'Indo-Chine. Il avait déjà rempli ce poste pendant trois ans, jusqu'au moment de la guerre, avec beaucoup d'intelligence et de bonheur. Je ne doute pas qu'il ne montre, aujourd'hui, l'énergie nécessaire devant une situation coloniale que les événements de cette guerre compliquent dans une assez large mesure, et n'obtienne des résultats dignes des premiers.

On l'a interviewé, naturellement, et il a prédit un développement intensif de l'activité économique de l'Indo-Chine. Je crois, comme lui, à ce développement pour une raison qu'il n'a pas dite et que, d'ailleurs, il n'eût point été opportun de sa part de signaler.

Jusqu'à présent, dans la pratique, nos colonies sont soumises à un régime économique très proche parent, après tout, des vieux errements du dix-huitième siècle, où l'on interdisait à nos possessions d'outre-mer de fabriquer elles-mêmes quoi que ce fût : elles devaient nous envoyer « des épices » et nous acheter, en échange, des produits manufacturés. De nos jours il en est resté à peu près de même, bien que ces réglementations draconiennes aient disparu de nos lois : la métropole n'encourage en aucune façon, l'activité industrielle de nos colonies ; elle y est plutôt hostile.

Mais, après la guerre, la question de la main-d'œuvre et du prix de la main-d'œuvre va prendre une importance considérable. Ce prix va s'élever, s'élever beaucoup, il faut le prévoir. Il y a déjà une tendance à recourir à la main-d'œuvre coloniale, à faire venir en France des noirs et des Annamites.

Mais le nombre des travailleurs qui acceptent de s'expatrier est fatalement restreint : ceux-ci préfèrent rester auprès de leurs familles et de leurs compatriotes, ce qui est assez naturel. De plus, Annamites et noirs sont généralement agriculteurs, ce qui accroit leur instinct de sédentarité.

Il se peut fort bien que certains industriels, rompant avec les maximes qu'ils ont professées jusqu'ici, aillent à la montagne, puisque la montagne hésite à venir à eux, et qu'ils installent, pour certains produits, des manufactures en Indo-Chine et ailleurs. C'est une solution du problème qui, en tout cas, sera envisagée.

Pierre Mille.

Un usage fort ancien veut que le soldat, à l'heure du réveil, boive un quart de jus. Ce café matinal l'a toujours soutenu jusqu'à la soupe de 10 heures. Mais l'aviation est survenue qui eût dû modifier, au moins pour ce corps spécial, d'antiques habitudes...

Imagine-t-on cette anomalie ? Dans nos camps d'aviation, où sont formés et évoluent nos pilotes et nos futurs « as », le jus est resté l'aliment suffisant, le réconfort du saut-de-lit. Sitôt bu ce liquide aux vertus vaguement tonifiantes, les apprentis oiseaux montent sur leurs appareils et s'élèvent à 100, 500, 1.000, 2.000 mètres. Certains ont des commencements de congestion, et rien n'est plus explicable. Il serait si simple de se souvenir que manœuvrer à ras de terre et escalader le ciel sont deux

occupations très distinctes. Peut-être n'y a-t-on jamais songé. Mais il n'est jamais trop tard pour bien faire. Beaucoup d'aviateurs, dans les camps, nous le savons de source certaine, seraient ravis si le cuisinier leur servait, au lever, une solide soupe, et, si cela lui fait plaisir, un quart de caoudji à 10 heures.

Est-ce une si formidable réforme qu'on ne la puisse réaliser demain ?

Extrait d'une conférence :

« La plus grande propriété de ce peuple est l'hypocrisie. Sa philosophie morale justifie tous les actes de la classe impérialiste dominante et s'efforce seulement de démontrer que ces actes s'accordent toujours avec l'idée chrétienne.

» Ils se croient le « peuple élu », et cette croyance les porte à considérer comme moral tout succès qu'ils obtiennent; mieux encore, pour eux le succès est une preuve évidente de moralité.

» Il n'y a aucun peuple qui abuse du nom de Dieu autant qu'eux. Ils marchent régulièrement avec ces trois buts : la bible, le commerce et l'épée, mais tout ce qu'ils accomplissent dans le monde est imprégné d'égoïsme.

» Nous nous sommes leurrés, pendant de longues années, que cette Nation nous suivrait dans la voie de la paix que traçait notre noble souverain, mais nous avons été cruellement punis de cette naïveté.

On serait tenté de croire que cette conférence a été tenue à Londres, Rome ou Pétersbourg et que le peuple auquel on fait allusion est l'Allemand.

Erreur. La conférence a été faite à Berlin, par le professeur Troeltsch, de la Faculté de philosophie de l'Université berlinoise, et c'est des Anglais qu'il parlait.

Nos poilus du front n'ont pas voulu être les derniers à souscrire à l'Emprunt, et ils ne se sont pas aïsés arrêter par des raisons d'« impécuniosité ». Ceux qui n'avaient pas de quoi se payer 87 fr. 50 du précieux papier d'Etat ont inventé, notamment sur le front de la Meuse, un truc qui a parfaitement réussi. Ils ont fait une loterie à 50 centimes le billet. Cent soixante-quinze billets, c'est vite placé. Le gagnant recevait le titre de rente. De très nombreuses loteries de ce genre ont permis de recueillir ainsi, à la mée, des sommes importantes. Entre officiers, les billets étaient de 2 fr. 50, voire de 5 francs. Tous n'ont pris et parfois plutôt deux qu'un seul. Et voilà comment nos braves défenseurs ont fait deux fois leur devoir, en tirant leurs cartouches sur l'ennemi et en tirant aussi les billets de la plus ingénieuse et de la plus patriotique loterie.

Sir Joseph Beechmann, le Géraudel anglais, vient de mourir. Il dépensait 15 millions par an pour sa publicité et vendait plus d'un million de pilules par jour. Son père était un humble marchand débitant ses fameuses pilules, pour un penny, dans un marché en plein vent.

Un jour, un client, satisfait de l'efficacité de cet innocent remède, lui dit : « Vos pilules devraient valoir une guinée la boîte. » Ce fut la révélation. Le père Beechmann résolut désormais de solder ses grains de santé au prix fort. Il les lança avec de la réclame. Le résultat fut foudroyant. De hausse en hausse, son fils arriva à des balancées annuelles de plus de 55 millions de francs, en vendant pour 50.000 kilos de pilules. Il fut fait sir en 1911 et baronnet en 1915.

Il eut deux fils et cinq filles. L'un d'eux, au lieu de composer des pilules, compose de la musique et commande des théâtres. Il y perdit plus de 100 millions. Le père avala sans broncher cette énorme pilule : « C'est moi qui ai conseillé les arts à mon fils. C'est plus coûteux qu'une écurie de courses, mais c'est plus intelligent. » Le marchand de pilules n'était point sot.

Absolument authentique !

La mode d'offrir des bonbons dans les salons s'est, comme on le sait, un peu ralentie pendant la guerre. Néanmoins, dans le salon très luxueux d'un nouveau riche, qui a loué un premier à huit fenêtres de façade, avenue de l'Alma, de merveilleux bonbons circulaient, hier, dans de merveilleuses bonbonnières.

Quelqu'un murmura :

— Ce n'est pas « guerre » !

La maîtresse de la maison entendit, et, se précipitant vers un domestique :

— Baptiste, on dit que ce n'est pas guère ! Remplissez la bonbonnière jusqu'au bord !

Le Veilleur.

LA SITUATION MILITAIRE

NOUVEAUX PROGRÈS AU NORD DE LA SOMME

L'ennemi n'a pas réagi sur la rive droite de la Meuse

Une victoire italienne sur le Carso

Devant Verdun, l'ennemi n'a tenté encore aucun effort pour réparer son échec du 24 octobre. On sait que, pour l'excuser, il avait cru pouvoir présenter sa retraite comme volontaire. Ce grossier mensonge était déjà réfuté par le grand nombre des prisonniers. Le butin que nous avons fait, et dont le dénombrement vient de commencer, achève de montrer l'absurdité de l'invention.

De notre côté, nous poursuivons notre préparation d'artillerie sur la partie du front allemand enclavée entre les positions sur lesquelles nous a portés notre dernière avance.

ment sur une ligne à peu près droite qui part des dernières maisons de Saily et rejoint la ligne anglaise sur le chemin de Lesbœufs au Transloy, au rebord du plateau qui porte le premier de ces villages et domine le second d'une vingtaine de mètres.

Sur le Carso, les Italiens ont repris l'offensive avec un plein succès et enlevé le village de Lokvitz, le seul point où l'ennemi résistait encore au centre du front d'attaque, à distance à peu près égale de San Grado di Merna et des cotes 208. Nos alliés ont fait un nombre considérable de prisonniers et se sont emparés d'un butin important.

Sur le front russe, les Austro-Allemands ont tenté de répondre à l'offensive de nos alliés, à l'ouest de Loutzk, par une violente attaque au nord de ce secteur, à Vitonège, sur la rive gauche du Stokhod. Ils ont obtenu, au prix de lourdes pertes, un avantage local, mais la ligne russe reste appuyée à la rivière, et aucune menace n'est dirigée contre le flanc des troupes, qui attaquent plus au sud.

En Transylvanie, en Dobroudja, en Macédoine, la situation est sans changement.

Jean Villars.

La victoire italienne

ROME, 2 novembre. — Le communiqué du général Cadorna annonce la conquête de retranchements étendus dans la zone de Gorizia, la prise d'assaut de Veliki-Hribach, de la cote 376, du mont Pecinka et de la cote 308, sur le Carso, où les troupes italiennes se sont avancées jusqu'à un kilomètre à l'est de Segeti et ont dépassé en plusieurs points les lignes fortifiées de l'ennemi au sud de la route d'Oppacchia-della à Castanjevizza.

Les Italiens ont fait 4.731 prisonniers, dont 131 officiers. Ils ont pris 6 canons de 105 et un nombreux matériel.

Allemagne et Norvège

Un terrain d'accord aurait été trouvé

COPENHAGUE, 2 novembre. — On considère comme probable qu'un *modus vivendi* satisfaisant a été trouvé pour régler le conflit survenu entre l'Allemagne et la Norvège.

La crise serait virtuellement terminée. — (Radio.)

COPENHAGUE, 2 novembre. — On mande de Christiania au *Politiken* que la crise germano-norvégienne est considérée avec beaucoup plus d'optimisme. Les valeurs touchant à la navigation accusent une hausse importante. — (Havas.)



LE COLONEL TEYSSIER

L'héroïque défenseur de Bitché, vient de mourir, à l'âge de 95 ans. Il avait reçu la croix de grand-officier de la Légion d'honneur des mains du général Joffre, au cours des fêtes commémoratives qui furent célébrées à Albi, sa ville natale, le 23 février 1913.

L'AFFAIRE DU "MARINA"

Le gouvernement américain poursuit son enquête

WASHINGTON, 1^{er} novembre. — M. Lansing secrétaire d'Etat, a déclaré que la campagne présidentielle n'affectera en rien l'enquête au sujet des attaques contre les navires marchands par les sous-marins.

— La politique du gouvernement, a-t-il dit, au sujet des sous-marins, reste ce qu'elle était à l'occasion du torpillage du *Sussex*, en mars dernier. On ne prendra pas de décision avant d'avoir reçu la version allemande des attaques contre le *Marina* et le *Rewanmore*.

M. Frost, consul des Etats-Unis à Queenstown, a télégraphié qu'il avait reçu les déclarations de quarante-trois Américains qui se trouvaient à bord du *Marina*. Tous s'accordent à dire qu'aucun avertissement ne fut donné.

Le consul donne les noms des six Américains qui manquent.

Le gouvernement a demandé que les dépositions des survivants soient câblées immédiatement.

New-York se demande si le *Marina* n'était pas armé de canons : toutefois, l'opinion des milieux officiels est qu'on n'admettra pas la thèse allemande que les navires armés pour leur défense soient considérés comme navires de guerre.

Mais, de toute façon, l'affaire n'aura pas grande influence sur l'élection présidentielle aux Etats-Unis : on sait que celle-ci doit avoir lieu le mardi 7 novembre ; or, il n'est pas probable que les renseignements des ambassadeurs américains à Londres et à Berlin puissent arriver assez tôt à Washington pour influencer le vote.

(Voir plus loin nos dépêches sur la campagne électorale aux Etats-Unis.)

Ayuntamiento de Madrid

Le nouveau commandant de l'armée de la Dobroudja



Le général russe SAKHAROFF, qui vient de prendre le commandement en chef de l'armée opposée en Dobroudja à l'armée Mackensen. Il remplace le général Zaioutchousky.

La question polonaise

Pourquoi les Allemands en reparlent

On aura peut-être remarqué que l'annonce d'une décision imminente au sujet de la Pologne revient périodiquement en Allemagne. C'est un rythme, mais qui obéit à des lois mystérieuses. Chaque fois qu'on a cru que la solution était enfin trouvée, que le gouvernement impérial allait la rendre publique, l'affaire est retombée dans le silence et, pour une période nouvelle, elle a été enterrée. L'agence Wolff assure encore une fois que les volontés de l'Allemagne ne tarderont pas à être connues. Cette fois-ci sera-t-elle la bonne ?

En tout cas, il est visible que la question polonaise, depuis que la guerre l'a posée dans des termes nouveaux, n'a pas cessé d'être pour la France ce qu'elle a toujours été : un élément de sa diplomatie. Depuis Frédéric II, c'est une tradition que la Pologne doit servir d'enjeu et de gage pour la politique prussienne dans ses rapports avec l'Autriche et la Russie. A travers les péripéties de la guerre européenne, cette tradition n'a rien perdu de sa valeur.

Nous ne pouvons former que des hypothèses sur les marchandages et les tractations auxquels la question polonaise a donné lieu entre Vienne et Berlin. Que les deux complices n'aient pas réussi à se mettre d'accord sur leur proie, c'est ce qu'il est facile de deviner. Chacun la voulait tout entière avec l'arrière-pensée de duper son associé. Mauvaise condition pour s'entendre.

Reste le troisième copartageant : la Russie. Malgré les déclarations de l'empereur Nicolas II, en qui elle s'obstine à ne pas reconnaître le plus loyal des souverains, la Prusse n'a pas perdu l'espérance de voir renaître la situation de 1772. C'est par l'appât polonais qu'elle a essayé quelque temps d'amener la Russie à l'idée de finir la guerre. Et, ici, la concordance des faits est lumineuse : tandis que la campagne dont nous avons plusieurs fois parlé et qui tendait à faire croire à la possibilité d'une paix séparée se développait dans certains journaux de Suisse ou de Suède, il n'était pas plus question de la Pologne, en Allemagne, que si la Pologne n'existait pas. L'espoir d'amener la Russie à traiter ayant disparu, l'affaire polonaise revient avec fracas. Un article du *Pester Lloyd* reconnaissant, après ceux des principaux journaux de Vienne, qu'il n'y a pas à compter sur une entente avec le gouvernement russe, coïncide encore avec l'information de l'agence Wolff, d'après laquelle « l'heure approche » où le projet allemand sur la Pologne sera soumis au Reichstag.

On voit que la Pologne continue à servir de volant sur la raquette politique des hommes de Berlin. Les Polonais, qui, avec raison, attendent de la guerre des jours meilleurs, n'ont pas à s'émouvoir de ce jeu. Ce n'est ni la volonté de l'empereur Guillaume ni un vote du Reichstag qui décidera de leur sort.

Jacques Bainville.

Cinq avions allemands abattus en un jour

*L'adjudant Tarascon descend son septième,
l'adjudant Sayaret son sixième.*

En dépit de la brume et des bourrasques qui ont sévi sur la plus grande partie du front, notre aviation de chasse s'est montrée active dans la journée du 1^{er} novembre.

Sur la Somme, l'adjudant Tarascon a abattu son septième appareil ennemi vers Moislains.

Un de nos avions triplace a descendu, le même jour, deux avions allemands qui sont tombés l'un sur l'aérodrome de Metz-en-Couture, l'autre au Mont-Saint-Quentin.

Dans la région de Verdun, un avion allemand a été abattu vers Mognéville-en-Woëvre par l'adjudant Sayaret : c'est le sixième appareil descendu jusqu'à ce jour par ce pilote. Une de nos escadrilles a attaqué à la mitrailleuse une colonne d'infanterie ennemie vers Azannes, et des trains vers Conflans et Mangiennes.

Enfin, en Alsace, un de nos pilotes a attaqué quatre appareils allemands et a abattu l'un d'eux, qui s'est écrasé sur le sol près d'Alt-kirch.

Wilson?... ou Hughes ?...

*Les deux candidats sont aussi résolus
l'un que l'autre à ne pas sortir de la
neutralité.*

LONDRES, 2 novembre. — Le *Daily Telegraph* reçoit cette information de son correspondant :

« Il ne faut pas croire que la question de la guerre, en tant qu'il s'agit d'une intervention des Etats-Unis, joue un rôle quelconque dans la lutte électorale. Les deux candidats, M. Wilson et M. Hughes, sont également décidés à maintenir l'état de paix dans leur pays, et c'est sur cette plate-forme que se fait la campagne présidentielle. Fidèles aux anciennes méthodes des partis politiques, les deux camps en présence soulignent la nécessité qu'il y a pour les Etats-Unis, en considération de la situation en Europe, de constituer une flotte et une armée puissantes. Mais, même au cas où le parti républicain sortirait vainqueur de la lutte, par l'élection de M. Hughes, aucun changement ne sera apporté à la politique américaine à l'égard de l'Allemagne. Par contre, M. Hughes a prévenu les Germano-Américains qu'il se refusera à mettre l'embargo sur les envois de munitions aux Alliés, de même qu'il ne consentira pas à déconseiller aux Américains de voyager sur des navires anglais.

Quatre millions de femmes ont voix au chapitre

LONDRES, 2 novembre. — Le correspondant des *Daily News* à New-York relève l'importance du vote des femmes dans l'élection présidentielle. Dans douze Etats de l'ouest, en effet, toutes les femmes âgées de plus de vingt et un ans ont droit de vote dans l'élection présidentielle qui aura lieu mardi. Il y aurait donc, en tout, 4 millions de femmes pouvant prendre part au scrutin, mais on ne croit pas que le nombre des « votantes » dépasse trois millions, si même ce chiffre est atteint.

En général, les femmes des ouvriers sont pour M. Wilson; celles des classes plus aisées sont pour M. Hughes.

Le parti national féministe est contre M. Wilson, parce que celui-ci favorise le suffrage par Etats, comme à présent, tandis que M. Hughes recommande le suffrage fédéral.

A BERLIN

Défense d'aller au théâtre en auto

AMSTERDAM, 2 novembre. — Le nouveau règlement concernant les automobiles a été mis en vigueur hier à Berlin.

Il est défendu dorénavant de se rendre au théâtre et dans les autres endroits de plaisir, en automobile.

AUX MAMANS

A l'époque actuelle, où le renchérissement de la vie se fait sérieusement sentir, pourquoi n'avoir pas recours pour l'alimentation de bébé à la *Farine lactée Nestlé*, d'une haute valeur nutritive, qui la classe favorablement au point de vue de son coût, en tenant compte que sa préparation n'exige que de l'eau. En vente dans toutes les Pharmacies, Herboristeries et bonnes Epicerie.

COMMUNIQUÉS OFFICIELS

du Jeudi 2 Novembre (823^e jour de la guerre)

15 HEURES.

AU NORD DE LA SOMME, malgré le mauvais temps persistant, nous avons, pendant la nuit, poursuivi nos avantages ENTRE LESBŒUFS ET SAILLY-SAILLISEL. Nos troupes ont consolidé le terrain conquis, enlevé plusieurs points d'appui et réduit des nids de mitrailleuses. Au cours de ces opérations, nous avons fait 186 prisonniers, dont 8 officiers, ce qui porte à 536 le nombre des prisonniers capturés par nous depuis hier dans ce secteur.

Sur la rive droite de la Meuse, nuit relativement calme.

Rien à signaler sur le reste du front.

23 HEURES

AU NORD DE LA SOMME, une nouvelle opération effectuée par nous, dans l'après-midi, ENTRE LESBŒUFS ET SAILLY-SAILLISEL, nous a valu un gain de terrain appréciable et 200 prisonniers de plus.

Depuis hier, le total des prisonniers faits par nous dans ce secteur atteint 736, dont 20 officiers. Nous avons pris également une dizaine de mitrailleuses.

Les communiqués britanniques

10 HEURES 30.

La pluie a continué toute la nuit.

Aucun événement important à signaler.

20 HEURES 50.

Rien à signaler aujourd'hui, en dehors d'un bombardement ennemi DANS LES REGIONS D'HEBUTERNE ET D'ARRAS, et de l'activité de notre artillerie AU SUD D'ARMENTIERES ET AU NORD D'YPRES.

Hier, nos aviateurs ont jeté des bombes sur un certain nombre de batteries allemandes. Un appareil ennemi a été contraint d'atterrir avec des avaries. Un des nôtres n'est pas rentré.

Communiqués de l'armée d'Orient

De la Struma au Vardar, rien à signaler en dehors d'une canonnade assez vive, notamment DANS LE SECTEUR DU LAC DOIRAN.

DANS LA REGION DE LA CERNIA, les troupes serbes ont repoussé plusieurs contre-attaques bulgares et réalisé de nouveaux progrès, malgré une vive résistance de l'ennemi, qui a subi des pertes sensibles et laissé des prisonniers aux mains de nos alliés.

A notre aile gauche, grande activité des deux artilleries.

COMMUNIQUE BRITANNIQUE

Sur le front du lac Doiran, activité réciproque d'artillerie.

Sur le front de la Struma, nous consolidons nos positions à Barakli-Dzouma.

Notre artillerie, coopérant avec celle de la marine, a bombardé le 31 octobre les positions ennemies de Nehori.

COMMUNIQUE SERBE

Le 31 octobre, nous avons repoussé une attaque ennemie DANS LA REGION DU VILLAGE BOUDI-MIROI, sur la rive gauche de la Cerna.

Actions d'artillerie.

Nous avons avancé quelque peu et enlevé quelques tranchées ennemies. Le village de GRDIROVO est au pouvoir des Français depuis plusieurs jours.

Le 1^{er} novembre, feux d'artillerie, sans actions importantes d'infanterie.

LES OPERATIONS DE L'ARMÉE D'ORIENT du 20 au 31 octobre 1916

Sur le front de l'armée d'Orient, les opérations ont été gênées par le mauvais temps d'une façon générale. Toutefois l'activité est restée grande dans la région de la Cerna, où, le 26, les troupes serbes ont pris de vive force une hauteur au confluent de cette rivière et de la Steroliska.

Le 28 octobre, les troupes françaises s'emparent du village de Gardilovo.

Le 29 et le 30, les Serbes ont réalisé quelques nouveaux progrès au nord de Veliselo et repoussé des contre-attaques. 250 prisonniers sont tombés entre leurs mains à la suite de ces divers combats.

Le 31, les Anglais, au cours d'une action offensive sur la rive gauche de la Struma, ont enlevé le village de Barakli-Dzuma et ont fait 315 prisonniers. Les Anglais ont également repoussé quelques attaques dans le secteur Macukovo.

D'autre part, le 25, notre cavalerie a occupé Koritza-Premli (Albanie du Sud) et est entrée en liaison avec des éléments de l'armée italienne venant de Vallona.

Le torpillage de l'« Angheliki »

*On a crié « A bas l'Allemagne ! »
à Athènes*

ATHÈNES, 2 novembre. — L'amiral Dartigou Fournet a été acclamé par la foule après les séques des victimes de l'*Angheliki*. La foule portée devant la légation d'Allemagne et a crié : « A bas l'Allemagne ! A bas les meurtriers ! » La légation est gardée par la troupe, de peur de troubles graves.

L'enquête de l'amiral Dartigou du Fournet prouve que l'*Angheliki* et le *Kiki-Hissiaia* ont été coulés par des torpilles lancées par des sous-marins allemands.

Un sous-marin allemand avait été vu dans les eaux du Pirée

ATHÈNES, 31 octobre. — Le journal *Hestia* blie les révélations suivantes au sujet des circonstances qui ont précédé le torpillage de l'*Angheliki*.

« Une semaine avant la catastrophe, un sous-marin du Pirée, d'une honorabilité incontestable, vint informer le général Koraka de la présence d'un sous-marin allemand dans les eaux du Pirée. Ce sous-marin devait avoir une base de ravitaillement entre les îles Poros et les Fleves (groupes d'îlots déserts à huit milles du Pirée).

« Le général Koraka fut même en possession des noms et adresses de certains commerçants du Pirée ravitaillant le pirate, qui communiquait avec la terre au moyen de signaux lumineux.

« Le général transmet ces renseignements à la légation britannique, et des agents de la police spéciale arrêtèrent, en effet, près de la côte, un sujet allemand muni d'un appareil portatif, mettant de faire des signaux lumineux.

« La légation britannique pria le général Koraka de lui faire connaître les noms de ses fournisseurs et des commerçants soupçonnés. Le lendemain, la légation recevait ces renseignements. Il était malheureusement trop tard malgré les mesures prises, l'*Angheliki* était torpillé le soir même près des Fleves. » (Radio.)

ATHÈNES, 2 novembre. — Suivant la *Patri*, le conseil d'administration des corporations maritimes du Pirée avait, avant que le *Kiki-Hissiaia* soit torpillé, avisé les armateurs du navire du danger qu'il y avait à prendre la mer dans les circonstances actuelles. En effet, le capitaine d'un cargo-boat, qui venait d'Oran au Pirée, avait rencontré un sous-marin allemand qui l'avait arrêté. Le capitaine du sous-marin déclara au capitaine du cargo-boat : « Je ne vous coule pas cette fois, mais à l'avenir j'ai des ordres précis de ne laisser aucun bâtiment grec naviguer en Méditerranée.

La *Patri* fait observer que, deux jours avant le torpillage de l'*Angheliki*, le journal germanophone *Chronos* annonçait que les sous-marins allemands couleraient désormais tous les vapeurs transportant des volontaires à destination de Salonique.

« Comment, se demande la *Patri*, le *Chronos* pouvait-il connaître alors une nouvelle que les faits ont si promptement confirmée ? » (Radio.)

La journée des pirates

On signale quatre nouveaux vapeurs norvégiens coulés par les sous-marins allemands : le *Cærol* et le *Ravn*, dont les équipages ont été débarqués à Delte et le *Tromp*, dont une brève dépêche de Lisbonne annonce la perte, sans donner de détails sur le sort des équipages.

On signale encore le débarquement au cap Pe (Espagne), de 125 hommes composant l'équipage d'un vapeur norvégien, dont on ne dit pas le nom, coulé par les Allemands.

Un télégramme de Copenhague annonce qu'un vapeur norvégien *Eika II* est arrivé à Nordsund, ayant à son bord l'équipage, composé de douze hommes, du vapeur danois *Sil*, qui a été coulé par un sous-marin allemand.

Enfin, le *Lloyd* de Londres enregistre le torpillage du vapeur britannique *Rio-Pirahy*, dont l'équipage a été sauvé. On est en possession de nouvelles d'une chaloupe du bord.

Le chalutier *Nellie* a été coulé. L'équipage a été sauvé.

M. Max puni d'arrêts par ses geôliers allemands

LE HAVRE, 2 novembre. — Il résulte du témoignage d'un prisonnier revenu d'Allemagne qu'un camp de prisonniers de Schloß (Hanovre), M. Max bourgmestre de Bruxelles, a été puni deux fois de trois jours d'arrêts pour avoir répondu à un sous-officier qui l'avait interpellé d'une façon brutale et pour s'être plaint à l'ambassadeur d'Allemagne d'être maltraité.

Extrait d'un carnet de route

UN LIVRE ALLEMAND

J'ai eu la bonne fortune, il y a quelques jours, d'être l'un des premiers à pénétrer dans une cagna abandonnée précipitamment par les Boches au centre du bois de D... C'était un abri d'observateurs d'artillerie. Les débris de l'observatoire pendaient lamentablement le long d'un gros arbre, mais la cagna, creusée profondément et protégée par une couche épaisse de rondins formidables, n'avait nullement souffert de notre bombardement.

C'était une salle carrée dont le plancher, les murs et le plafond étaient en planches. La lumière y pénétrait par deux fenêtres vitrées placées au ras du sol. Pêle-mêle, s'étaient des vêtements de toute sorte, des couvertures, des cahiers déchirés, des feuillets de livres, des lettres, des débris de boîtes, de verre, de ferraille. Deux chaises étaient renversées; un rocking-chair était dans un coin; au fond, gisait un matelas éventré. Les murs étaient ornés de deux belles gravures que je me suis octroyées à titre de souvenir. L'une représentait des gretchen suivant sur une carte l'avance victorieuse des armées boches; l'autre, des sous-dards du kaiser en ribote. Sur une large table de salon (ça ne coûte pas plus cher, n'est-ce pas ?), il y avait une lampe à pétrole avec un abat-jour en porcelaine, une brosse à dents, des plans d'artillerie, des bouteilles vides, des verres à bière et un opuscule à couverture grise portant ces mots : « *Tourister-franzosisches Wörterbuch* », ce qui signifie littéralement : Dictionnaire français de sac.

On y voit, en effet, une traduction des mots usuels que précède une petite grammaire fort bien expliquée. Ce livre n'aurait pas d'intérêt particulier, si l'on ne trouvait aux dernières pages un questionnaire, divisé en chapitres, qui dépeint à merveille la mentalité teutonne. Tout commentateur me semble superflu; je me contente de citer intégralement et dans l'ordre quelques passages caractéristiques.

Dans le chapitre intitulé : Le Sergent-fourrier :

— L'un des propriétaires refuse de débarrasser son écurie.

— Faites en sorte que je sois obéi sans réplique.

— Je vous en rends responsable.

— Toute résistance sera sévèrement punie.

— La commune aura à payer une forte contribution.

— Faites-le savoir aux habitants.

— Toute attaque dirigée contre l'un de mes hommes sera punie de mort.

— Le village sera rasé.

— Le maire sera fusillé sans pitié.

Dans le chapitre intitulé : Au quartier :

— Montrez-moi ma chambre.

— Ce bouge ? Vous n'y pensez pas !

— Ouvrez les portes, je vais chercher moi-même une autre chambre.

— Bon, c'est ici que je m'installerai.

— Apportez-moi bien vite quelque chose à me mettre sous la dent.

Dans le chapitre intitulé : Service des avant-postes et des patrouilles :

— Halte ! où allez-vous ?

— A la première tentative de fuite, vous serez fusillé.

— Ce village est-il occupé par les Français ?

— Dites-moi la vérité ! Le moindre mensonge pourrait vous coûter la vie.

Dans le chapitre intitulé : Service des réquisitions :

— Monsieur le maire, j'ai l'ordre de réquisitionner ici des vivres et des fourrages.

— Si vous résistez, je vous arrête.

— Eh bien ? Décidez-vous ! Mon temps est précieux.

— Impossible d'appeler à l'aide : j'ai fait occuper toutes les issues.

— Bon, vous me forcez à prendre moi-même ce dont j'ai besoin.

— Il va sans dire que je commencerai par votre maison.

— Je prends cette vache et cinq moutons.

— Vous avez un grand nombre de poules. Fournissez-moi trois cents œufs.

— Vos poules ne pondent pas ? Dans ce cas, elles sont inutiles : nous allons les prendre et les saigner.

Pour terminer, je relève cette perle dans le chapitre intitulé : « A l'Hôtel ».

— Faites cesser les joueurs de billard, le bruit des billes nous empêche de nous entendre.

Et l'on ne peut songer sans quelque mélancolie aux habitants des pays foulés depuis vingt-sept mois par la botte allemande !

Au front, octobre 1916.

J. François-Oswald.

• DERNIÈRE HEURE •

Les Italiens enlèvent
le Veli-Hribach,
pivot de la défense du Carso

ROME, 2 novembre. — Commandement suprême : Sur le front de Giulie, dans la journée d'hier, nos troupes ont attaqué les puissantes défenses de l'ennemi sur les hauteurs à l'est de Gorizia, et sa nouvelle ligne d'ouvrages retranchés à l'est de Vallon, sur le Carso.

Dans la matinée, notre artillerie et nos bombardiers ont, par un violent feu destructeur, ouvert de larges brèches dans ces positions.

A 11 heures, l'infanterie a été lancée à l'assaut.

Dans la zone de Gorizia, nos troupes, surmontant les graves difficultés du terrain, par endroits marécageux, et brisant la résistance acharnée de l'ennemi, ont conquis les tranchées des pentes occidentales de Tivoli et de San-Marco et des hauteurs à l'est de Saber.

Sur le Carso, les valeureuses troupes du 11^e corps se sont emparées des hauteurs de Veli-Hribach (cote 343) et de la cote 376, à l'est de la précédente, du mont Pecenka et du sommet de la cote 308, à l'est de ce mont. Elles ont poussé jusqu'à un kilomètre à l'est de Sejeta.

Au sud de la route d'Oppachiasella et de Castagnavizza, la forte ligne ennemie a été dépassée sur plusieurs points ; nous avons maintenu nos gains, malgré les retours offensifs de l'adversaire.

Le total des captures de la journée s'élève à 4.731 prisonniers, dont 131 officiers, 2 batteries de 3 pièces, 105 mitrailleuses, de nombreux approvisionnements et du matériel de toute espèce.

Des avions ennemis ont lancé des bombes sur plusieurs localités du Bas-Isonzo ; à Pieris, un soldat a été tué ; un médecin-major et quatre infirmiers de la Croix-Rouge ont été blessés.

Une escadrille de seize Caproni, escortée par des Nieuport de chasse, ont bombardé les cantonnements ennemis dans la vallée de Frigidio, où elles ont jeté deux tonnes d'explosifs. Malgré le feu de nombreux canons antiaériens et les attaques persistantes d'avions ennemis, nos aviateurs sont rentrés indemnes à leur base.

L'aviation a joué un grand rôle
dans la préparation de l'offensive

ROME, 2 novembre. — Une note de l'agence Stefani dit :

L'activité de l'artillerie et des avions, entravée par une longue période de mauvais temps, s'est développée subitement dans la journée du 31 octobre avec le beau temps.

A l'est de Gorizia et sur le Carso, notre bombardement pendant toute la journée, et spécialement l'après-midi, a tenu les positions ennemies sous une véritable tempête d'explosifs.

La ligne défensive autrichienne sur laquelle notre artillerie a exercé son action destructive est la seconde des lignes ennemies à l'est de Vallone, c'est-à-dire celle contre laquelle nous avons massé nos troupes après l'offensive victorieuse d'octobre dernier, qui nous donna la possession de la première ligne.

D'autre part, l'aviation italienne a remporté un brillant succès dans le raid de son escadrille de quatorze appareils effectué au delà des lignes ennemies pour bombarder les importants centres de chemins de fer de Dottoglian, Scoppo et Nabrosina et les installations annexes.

Divisés en groupes et escortés par des avions de chasse, les appareils ont atteint heureusement les objectifs. Sans souci des tirs de nombreuses batteries ennemies antiaériennes, les aviateurs italiens sont descendus à une hauteur convenable et ont lancé deux tonnes et demie d'explosifs.

Dans les gares bombardées se trouvaient de nombreux trains au milieu desquels nos projectiles ont éclaté avec de grands effets destructifs.

La kulture intensive

Pour faire sortir instantanément les pommes
de terre... de leur cachette

GENÈVE, 2 novembre. — On mande de Lorrach que le gouvernement badois vient d'employer un moyen efficace pour faire sortir les réserves de pommes de terre. L'administration a décidé de réduire ou de supprimer aux campagnards la livraison de sucre et de fourrages artificiels produits par l'industrie. Aussitôt les pommes de terre ont réapparu sur le marché en quantités insoupçonnées. Quant au beurre, au lait et aux œufs, les menaces n'ont produit aucun effet, ces denrées manquant réellement.

Ayuntamiento de Madrid

L'offensive russo-roumaine
se poursuit avec succès
dans les vallées de l'Olt et du Jiul

PÉTROGRAD, 2 novembre (Communiqué du grand état-major). — FRONT OCCIDENTAL. — Dans les combats sur le Stockhod, dans la région de Vitolege et des colonies de Michailovska et Aleksandrovka, les premières attaques de l'ennemi près de Vitolege et des collines environnantes ont été rejetées ; mais, à 2 heures, l'ennemi, après un violent bombardement, a repris l'offensive et s'est emparé des tranchées situées sur la rive occidentale du Stockhod, dans la région au sud de Vitolege.

Le vaillant colonel Pionef Pozdniak a été mortellement blessé le 29 octobre.

Aux Carpathes boisées, vers l'ouest du mont Kapoul, l'ennemi a attaqué nos positions et les a serrées, mais il a été repoussé à l'arrivée de nos renforts.

FRONT DU CAUCASE. — Dans la région à l'ouest de Sakkise, dans la vallée de Tetava-Tchai, nos troupes ont attaqué les positions turques qui dominaient cette vallée. Les Turcs ont reculé, laissant sur place vingt-sept tués.

Dans la direction de Bidjare, un combat obstiné a duré toute la journée avec des forces supérieures ennemies. Le soir, nos troupes se sont retirées vers les villages Viauli et Chirin.

FRONT DE ROUMANIE-TRANSYLVANIE. — Vers Cheleia (à 35 verstes de Cronstadt), un détachement roumain a repoussé l'ennemi en lui infligeant de fortes pertes et faisant des prisonniers, enlevant une mitrailleuse et un projecteur.

Dans les vallées des rivières Olt et Jiul, les combats et notre offensive continuent.

DOBROUDJA. — Sur la ligne du front, activité des éclaireurs.

Le communiqué roumain

BUCAREST, 2 novembre. — FRONT NORD ET NORD-OUEST. — A la frontière ouest de la Moldavie et jusqu'à Prédéal, la situation est sans changement.

Dans la vallée de la Prahova, le combat a duré presque toute la journée. Par des contre-attaques nous avons repoussé l'ennemi.

Dans la région de Drageslavele, nous avons repoussé une attaque de l'ennemi.

A l'ouest de l'Olt, le combat continue.

A l'ouest du Jiul, la poursuite de l'ennemi continue. Nous avons capturé un grand nombre de caissons et une grande quantité de matériel de guerre.

FRONT SUD. — Situation sans changement.

BUCAREST, 2 novembre. — Malgré le mauvais temps, l'ennemi continue ses furieuses attaques sur les hautes vallées de Prahova et de l'Olt.

Les actions en cours sont avantageuses pour les Roumains.

Dans les régions du Jiul, les troupes ennemies continuent à se retirer, poursuivies par les Roumains, qui ont capturé encore 600 prisonniers et un nombreux matériel de guerre.

Dans les Carpathes, les troupes allemandes souffrent de la faim à cause des difficultés de l'approvisionnement. De nombreux prisonniers se sont rendus pour cette raison.

Une manifestation patriotique
à Hazebrouck

HAZEBROUCK, 1^{er} novembre. — Pour répondre au désir exprimé par le Souvenir Français, le conseil municipal de Saint-Omer s'est rendu aujourd'hui au cimetière communal, où il a déposé des couronnes sur les tombes des soldats morts pour la Patrie.

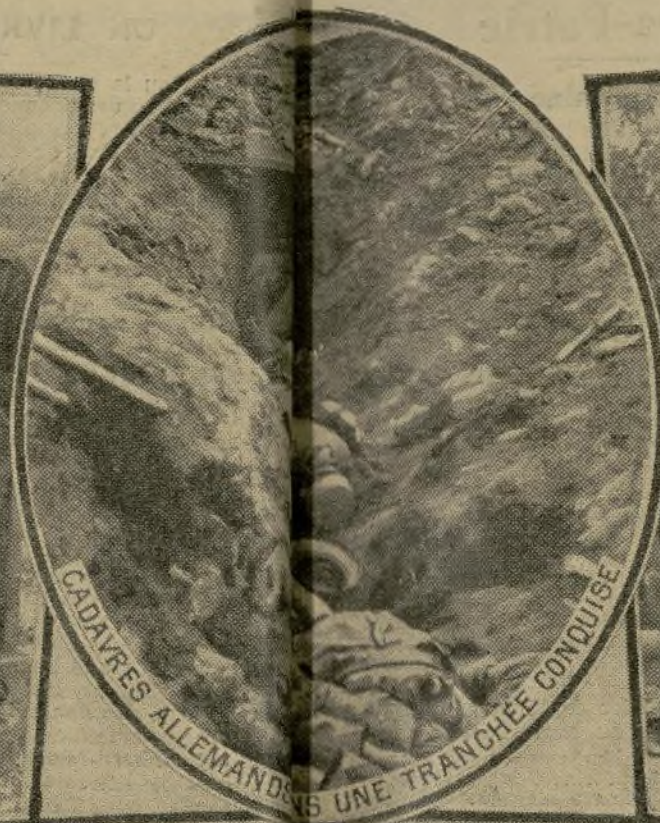
A Hazebrouck, l'abbé Lemire, député-maire, a organisé, comme l'an dernier, une grande manifestation patriotique. Un cortège, précédé des drapeaux alliés, et composé des sociétés de la ville, de délégations des militaires de toutes armes et de nombreuses personnalités du monde militaire et civil, s'est rendu au cimetière, où des couronnes ont été déposées sur les tombes des soldats morts en défendant la Patrie.

L'abbé Lemire, dans un vibrant discours, a salué les soldats des nations alliées qui reposent en terre française.

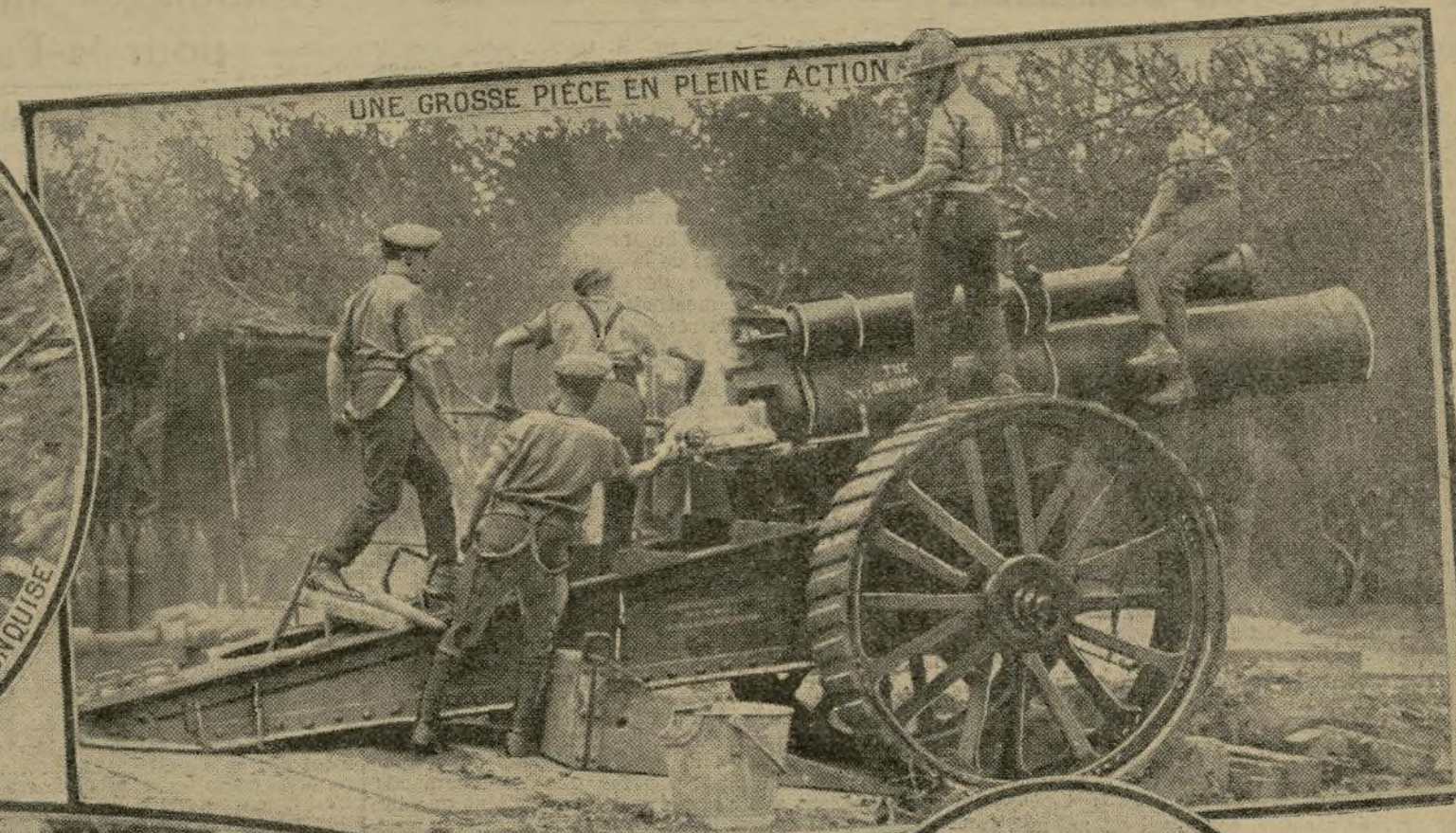
DANS LES LIGNES BRITANNIQUES. --- DU PLAISANT A L'UTILE



UN PETIT CHARIOT SUR RAILS UTILISÉ POUR L'ÉVACUATION DES BLESSÉS



CADAVRES ALLEMANDS D'UNE TRANCÉE CONQUISE



UNE GROSSE PIÈCE EN PLEINE ACTION



UN BLESSÉ REMERCIE L'INFIRMIÈRE QUI LE SOIGNE



DES TOMMIES JOUENT TRANQUILLEMENT AUX CARTES SUR UN PARTERRE DE BOMBES DE TRANCÉES



UN BRANCARDIER SOUTIENT UN BLESSÉ ALLEMAND

Parmi les documents groupés en cette page, l'un suffirait à prouver le grand sang-froid de nos alliés britanniques, assis, comme on le voit, au milieu de bombes de tranchées non éclatées, et jouant aux cartes, impassiblement. Mais on ne pratique pas que le jeu. Haig viennent encore de mener à bien une attaque qui leur a permis

de la manille sur le front britannique, et, malgré la persistance des temps défavorables, les artilleurs alliés ne cessent de préparer les futures attaques en bombardant sans trêve les lignes ennemies. Dans le secteur de Lesbœufs, les soldats du général Douglas ont progressé sur la route de Bapaume et de réaliser des gains appréciables.

Ayuntamiento de Madrid

Le voyage du Deutschland

Le récit du capitaine Koenig

Bien qu'une dépêche Wolff, datée du 1^{er} novembre, dise qu'on n'avait pas reçu, à Brême, à cette date, de nouvelles de l'arrivée du *Deutschland* dans un port américain, il n'y a pas à douter de l'exactitude du fait.

D'après les télégrammes qui nous parviennent de New-York, la douane de New-London a constaté que le *Deutschland* ne contient ni armes ni munitions, mais transporte 750 tonnes de produits chimiques, tinctoriaux et pharmaceutiques. En conséquence, il sera traité comme un navire marchand.

Ce second voyage du *Deutschland* aux Etats-Unis ne paraît pas devoir constituer, au point de vue commercial, une opération financière bien fructueuse. Son chargement commercial, même au cours des frets actuels, ne doit pas couvrir les frais d'une traversée de vingt et un jours.

Mais ce voyage a permis au comte Bernstorff de faire au gouvernement américain une proposition inattendue. L'ambassadeur d'Allemagne vient, en effet, d'offrir au département d'Etat de faire désormais assurer par des sous-marins commerciaux le service des sacs postaux entre les Etats-Unis et l'Allemagne.

Voilà un courrier qui risquerait grandement de n'être pas assuré d'une façon très régulière !

Le capitaine Koenig a déclaré qu'il devait partir le 1^{er} octobre, mais une collision nécessitant des réparations avait retardé son départ.

Son arrivée a causé, comme il est naturel, infiniment moins de sensation qu'à Baltimore en juillet dernier. Il faut signaler que le sous-marin était attendu. En effet, les fonctionnaires de la douane et du service de santé écartèrent pour lui les règles habituelles et l'autorisèrent à passer la quarantaine sans inspection.

Aussitôt amarré à l'emplacement spécialement préparé pour lui aux côtés du steamer *Willehad*, du Norddeutscher Lloyd, il débarqua son équipage de vingt-cinq hommes, qui trouvèrent vingt-cinq lits tout prêts sur le *Willehad*. Une grande palissade, également préparée, fut hissée sur le quai afin d'obstruer la vue et d'empêcher tout regard profane de plonger dans le sous-marin.

Le capitaine Koenig a réuni un certain nombre de reporters américains et leur a fait un récit de son voyage qui n'a d'ailleurs rien de sensationnel. Le seul fait intéressant est que le sous-marin dut rester immergé pendant dix heures dans la mer du Nord par suite de la présence d'un nombre considérable de bateaux de guerre anglais.

Le capitaine Koenig convient également avoir été en communications par télégraphie sans fil avec le *U-53*, qui coula plusieurs navires sur la côte américaine.

Une paix immédiate n'est pas possible

Déclarations de lord Rosebery

LONDRES, 2 novembre. — Prenant la parole au cours d'une réunion publique, dimanche, lord Rosebery a fait la déclaration suivante au sujet de la paix :

J'ai appris que des gens mal informés parlaient d'une paix immédiate. Une telle paix laisserait l'Allemagne plus forte que jamais et toute préparée pour renouveler, quand bon lui semblerait, son agression contre la civilisation. Peut-on supposer que des centaines de mille de nos soldats aient versé le plus précieux sang anglais et que nous dépensions plus de 25 millions de livres par jour — ce que nous continuerons à faire jusqu'à la fin — pour laisser debout l'inférieure puissance allemande ?

Grâce à Dieu, il n'est pas un ministre assez lâche, assez aveugle ou assez imbécile, pour conclure une telle paix.

Nous combattons pour la Suède, la Norvège, le Danemark, la Hollande et la Belgique, cinq petits royaumes outragés par la puissance allemande. Nous combattons aussi pour l'Amérique, car si nous étions vaincus, ce qu'à Dieu ne plaise, les Etats-Unis seraient les premiers à souffrir une agression de la part de la Prusse que n'arrête aucun scrupule. Mais nous nous dressons devant nos ennemis avec la ferme intention de vaincre ; nous mourrons plutôt que de nous soumettre. Mais la victoire finale ne fait aucun doute.

L'Allemagne ne tient pas ses engagements envers la Suisse

NEUCHÂTEL, 2 novembre. — Au grand conseil neuchâtelois, l'interpellation relative au ravitaillement a amené la constatation que les pommes de terre allemandes n'avaient pas encore franchi la frontière suisse dans la proportion promise en compensation du bétail suisse importé en Allemagne.

L'espionnage allemand

Un journaliste américain, M. Curtin, publie dans le *Times* un long article consacré à l'espionnage allemand, dont nous extrayons les passages suivants :

Il y a trois classes d'espionnage allemand dans les pays étrangers : l'ambassade, les consulats et les espions individuels qui n'ont de rapports ni avec l'ambassade, ni avec les consulats et qui expédient leurs rapports directement en Allemagne. Il y a une quatrième classe d'espions professionnels gentiment payés, hommes et femmes appartenant à tous les rangs de la société, qui visitent les pays étrangers, avec des lettres d'introduction ; qui assistent aux meetings ouvriers, aux congrès scientifiques, militaires et industriels et reçoivent pour cela de 1.500 à 2.000 francs par mois. L'espionnage dans les affaires est une forme subtile et relativement moderne de l'espionnage allemand et s'est développé avec l'essor remarquable pris par l'industrie allemande dans ces vingt-cinq dernières années.

Ce système convient admirablement au système d'espionnage consulaire et lie les Allemands à une chaîne les rendant solidaires comme ouvriers de la même cause. La *Deutsche Bank* et la *Hamburg Amerika Linie* étaient de très puissantes machines d'espionnage. Beaucoup de demi-espions du monde commercial, musical et théâtral allemand sont à leur point de vue d'honnêtes travailleurs et enthousiastes de la kultur allemande.

Ils s'étaient fixés récemment en Angleterre parce que les Allemands leur avaient appris depuis de longues années à regarder ce pays comme leur prochain adversaire. Ils sont maintenant aussi actifs aux Etats-Unis qu'ils l'étaient en Angleterre avant la guerre, parce que les Allemands qui pensent avoir gagné la guerre croient que les Etats-Unis seront leur prochain ennemi. On peut se rendre compte de l'activité qu'ils ont déployée dans mon pays d'après les révélations concernant Bernstorff, von Papen, Boy-Ed, Dumba, les fonctionnaires de la *Hamburg Amerika Linie* et bien d'autres.

C'est le devoir du ministre d'Allemagne et de ses employés dans tout pays étranger, et particulièrement dans les pays susceptibles de devenir ennemis, d'approcher aussi près que possible des membres du Parlement, des leaders de la pensée et de la Société et des membres de la Presse. Le comte Bernstorff aux Etats-Unis fait exactement aujourd'hui ce que faisait ici le prince Lichnowsky avant la guerre, et si je puis m'exprimer ainsi, il réussit beaucoup mieux. Nos ambassadeurs américains, d'autre part, se limitent à un travail purement diplomatique. L'excellent système consulaire allemand, qui a tant fait déjà pour aider les envahisseurs commerciaux dans les pays étrangers, est ouvertement un bureau d'espionnage et, dans presque tous les centres importants, il fonctionne avec ses propres fonds secrets. Les espions et demi-espions, hôteliers, coiffeurs, précepteurs, gouvernants, employés dans les établissements de l'Etat, tels que les chantiers de construction maritime et les manufactures d'armes, y sont attachés.

C'est une erreur de supposer que tous ces gens sont Allemands. Quelques-uns — j'ai le regret de le dire — sont des indigènes du pays dans lequel les Allemands espionnent. Ces individus, surtout ceux qui ont subi une peine d'emprisonnement, ont souvent de la rancune contre leur propre pays et se laissent prendre facilement dans les filets de l'espionnage.

Une grande partie du système en Angleterre avant la guerre était une sorte de bureau de renseignements commerciaux au moyen duquel, moyennant une faible somme, on pouvait connaître la position de telle ou telle maison, de tel ou tel individu. Ce bureau, qui avait des succursales en France et en Belgique, a cessé ses opérations immédiatement avant la guerre, et toutes les fiches ont été envoyées à Berlin.

Une protestation du cardinal Mercier

MILAN, 2 novembre. — Le cardinal Mercier a décidé d'adresser au Vatican une lettre de protestation contre la manière d'agir du cardinal Bottinger, évêque de Munich, lequel se rendit en Belgique et exerça les fonctions pontificales dans les églises de Liège et de Bruxelles, sans y avoir aucun droit et sans avoir demandé l'autorisation. C'est là un manque d'égards envers le clergé belge.

FERNET-BRANCA
Spécialité de
FRATELLI BRANCA-MILAN
AMER TONIQUE, APÉRITIF, DIGESTIF
LA MEILLEURE LIQUEUR HYGIENIQUE
se prend avec
de l'eau, du café, sirop, siphon, etc.
AGENCE A PARIS, 31, RUE ETIENNE-MARCEL

Hommages aux morts pour la Patrie

A la Sorbonne

En présence du président de la République et de Mme Poincaré, une imposante cérémonie, organisée par l'Union des pères et des mères dont les fils sont morts pour la patrie, a eu lieu, hier après-midi, à la Sorbonne.

M. Paul Leroy-Beaulieu, membre de l'Institut, président de l'Union, a défini la mission de l'association :

Elle consiste, dit-il, à former de tous ces parents dont le foyer s'est réduit par une si noble infortune, une grande famille étroitement unie, éprouvant une consolation mutuelle dans la communauté du sacrifice patriotiquement accepté, dans le souvenir et le culte des héros disparus, dans le constant effort pour que leur mort glorieuse n'ait pas été vaine...

M^r Charles Chenu, ancien bâtonnier, a évoqué tous ceux qui sont tombés :

Où sont-ils tombés ? En quelque point tout petit de l'immense ligne de feu. Dans les boues de l'Yser, dans les glaises de l'Artois, dans les craies de Champagne, sous Verdun, sur la Somme, en Orient peut-être, ou dans le froid lincoln des mers.

C'est pour cela que vous êtes ici. C'est que vous n'avez pas cette consolante et traditionnelle ressource d'aller, en ce jour de fête des Morts, plier vos genoux et courber votre front sur la tombe de votre enfant.

M. Paul Painlevé, ministre de l'Instruction publique, a apporté la parole du gouvernement :

Tous ceux qui ont donné leur vie pour la France, a-t-il dit, nous sont également chers. Tous, éternellement, la patrie les bercera sur son sein maternel. Mais n'est-il pas naturel qu'en ce jour nous songions avec une particulière tendresse à ces jeunes gens, à ces adolescents qui ont consenti, au plus grand des devoirs, le plus grand sacrifice, qui ont tout donné, puisqu'ils ont quitté la vie, avant d'avoir vécu...

Enfin, après que M. Henry Bouvet, vice-président de l'Union, eût rendu un hommage ému aux mères et aux femmes françaises, l'assemblée, debout, a adopté, au milieu d'une intense émotion, l'ordre du jour suivant :

*L'Assemblée réunie en ce jour :
Se lève dans un élan de cœur unanime, pour rendre aux morts tombés pour la patrie sur les champs de bataille un douloureux et solennel hommage. Salue avec admiration les armées françaises et alliées qui poursuivent et achèveront leur œuvre jusqu'au soir de la paix triomphale.*

Pour finir, Mlle Marthe Chenal a chanté la *Marseillaise*.

Au Conservatoire

L'Association des anciens élèves du Conservatoire a commémoré, avec une solennité particulière, le souvenir de ses membres et des élèves tombés au champ d'honneur. Dans le hall du Conservatoire, un autel était dressé, décoré de drapeaux et de chrysanthèmes.

A 10 heures, M. Dalimier, sous-secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts, a été reçu par MM. Gabriel Fauré, directeur du Conservatoire ; Saint-Saëns, Alfred Bruneau, Théodore Dubois, Fernand Bourgeat, secrétaire général du Conservatoire.

Un concert funèbre a commencé alors, comprenant le *Déluge* de Saint-Saëns, et des fragments du *Requiem* de Gabriel Fauré.

L'assistance s'est ensuite réunie devant l'autel dressé à la mémoire des héros disparus. MM. Gabriel Fauré et Alfred Bruneau ont prononcé des allocutions émues. Et M. Dalimier, montrant, dans une chaleureuse improvisation, que l'une des causes de la guerre est « la jalousie allemande, l'horreur envieuse que nos ennemis professent pour le goût français, boycotté si longtemps dans le monde entier par les commis-voyageurs de l'art allemand », s'est écrié en terminant : « La civilisation en armes contre les Barbares ne peut subir de défaite. La victoire est à ceux qui ne douteront jamais ! »

les cimetières

Malgré le temps pluvieux, l'affluence a été grande dans les cimetières, et s'il n'y a pas eu de cérémonies ni de manifestations, les prières des fidèles douloureux ont été nombreuses sur les tombes.

Dans les rues, aux portes des églises et des institutions, les quêteuses et les quêteurs, bravant la pluie, ont continué la vente des insignes au profit des orphelins de la guerre, et notre population a pu ainsi, tout en rendant un pieux hommage aux morts, participer à une discrète manifestation de solidarité nationale.

La Préfecture de police nous communique le nombre des personnes qui ont visité hier les cimetières de la capitale :

Cimetière Montmartre, 7.300; Père-Lachaise, 22.491; Montparnasse, 13.669; Saint-Ouen, 11.300; Ivry parisien, 10.950; Bagneux, 13.072; Pantin, 19.332.

Le chiffre total des entrées a été de 115.411.

LES CONTES D'EXCELSIOR

VENDANGES

Ce n'est pas malin de vendanger, disent les gens : on est là avec un petit panier, au pied des ceps joyeux ; on cueille le raisin musqué qui vous met déjà à la bouche du vin en bouteille ; on bavarde ; on rit. Ce sont les vendanges blondes ; c'est le ciel doré. Le pays sent à pleins ceps le vieux chambertin, comme si les dieux de l'Olympe soupaient au faisan truffé dans chaque sentier. Une odeur de moût qui bout remplit l'air de gaillardise. Les vieilles femmes rajeunissent, et, dès les premières quatre heures, elles ont toutes vingt ans chacune. Les jeunes sont toutes belles. Dans chaque bande, le jeune dieu couronné de pampres semble faire le vide-paniers. La terre semble régir par une Vénus de Milo qui perd partout la tête et retrouve ses deux bras.

Voilà les vendanges vues à travers la littérature et la tradition, avec des yeux de poésie !... C'est la viticulture contemplée du fond des tribunes officielles ou du haut des colonnes de la presse !... Hé bien, Gavarot, lui, en était là !

Pauvre Gavarot !... Vous le connaissez, sans doute. C'est ce gros garçon, bon comme le pain, dont je vous ai déjà parlé. Je me répète, direz-vous. Mais la faute en est à Gavarot qui, lui, ne varie jamais. Il vous contemple avec ses gros regards couleur li-queur et du fond d'une conscience où règne la touchante sérénité d'un caractère fidèle comme un chien.

Pauvre Gavarot !... Il a voulu avoir du bien au soleil !... Il a voulu avoir des vignes ! Il aurait pu vivre heureux et tranquille, en gros rentier d'Etat ou de chemins de fer, sans autre souci que de savoir se présenter à un guichet. Mais non : il voulait que sa fortune n'eût pas l'air d'un morceau de papier. Il voulait qu'elle eût grand aspect. Il voulait de valeureux hectares, bien étalés à la surface de la terre, avec toute la large épaisseur du globe par-dessous pour les porter, et le ciel par en haut pour les éclairer. Comme ça, au moins, on se sent quelqu'un ; on se croit un petit Jupiter qui règne sur un quartier de la sphère avec du tonnerre dans la main et des éclairs plein les pieds.

Pauvre Gavarot !... Il alla loin dans ces idées-là !... En fait de propriété foncière, il aurait pu se contenter de forêts et de fourrage. Ça lui parut trop bûche et trop bétail. Il voulut quelque chose de plus capricieux. Il l'eut, par di !... Il devint propriétaire de vignes.

Pauvre Gavarot !... Pauvre vigneron !... Comme tous les braves gens de Gevrey, il eut affaire à ces terribles ennemis, les années du vingtième siècle. Pour lui comme pour les autres, elles arrivèrent, crottées de mildew, cuivrées d'oïdium, avec des printemps hypocrites et des étés pourris, où il faudrait un calorifère pour chaque tomate.

Pauvre Gavarot !... Dire que rien ne l'a guéri de sa manie de vignes, et que, tous les ans, il quitte Dijon pour aller faire ses vendanges, avec un énorme air ravi de gros Bacchus qui s'en va jouer les Dionysiaques !... Je l'ai vu partir il y a trois semaines. Il était là, au Coin du Miroir, qui attendait avec un ravissement inouï le petit tramway jaune-citron de Gevrey. Oh ! qu'il était donc heureux ! Son bon gros rire était un vrai brouhaha de foire. Il avait mis ses guêtres, sa culotte de chasse et un petit chapeau genre campagne d'Afrique !... Il avait des gousseutes plein les poches. Il avait au bras un grand panier, un vendangerot où vous auriez enfoui toute la vendange de la Haute-Bourgogne. Et partout, dans les cafés, on admirait cette gaillardise guêtrée, et chacun disait avec un brin d'amitié et un autre d'envie : « Voilà Gavarot parti faire ses vendanges !... » Tout le café Georges sortit lui serrer la main. Il grimpa dans son tramway, heureux comme un enfant, et se mit à causer sans pouvoir se retenir.

Au bout d'un instant, tout le tramway savait qu'il était un gros propriétaire en personne et qu'il s'agissait de vendanger à outrance. Et voyez comme ça se trouve ! Les voyageurs du tramway étaient pour la plupart des gens qui s'en allaient chercher l'embauche de vendange à Gevrey. Gavarot, qui était un cœur archi-simple, les embaucha parce qu'il ne sur pas ne pas le faire. Et c'est ainsi qu'il débarqua en plein Gevrey en tête d'une troupe effrontée. Son vigneron, le brave Auguste, s'épouvanta : « Cette bande-là... monsieur !... mais ça va être la rapine de nos vignes !... Pour quoi ne pas embaucher les gens du pays ?... » Mais, là-dessus, un petit homme, qui se disait de la rue Saumaise, et qui avait le visage cou-

pant et le regard aigu, tira son couteau, parla de fendre boyaux et de faire maison nette. Gavarot et le vigneron Auguste surent se taire juste ce qu'il fallait. Et Gavarot se dépêcha de payer la bière pour être sûr d'avoir tout son monde en main.

Le lendemain matin, il pleuvait. Une de ces pluies mauvaises qui dégouttent du ciel, flétrissent la terre, et qui semblent précipiter du firmament des giboulées de rhumes. Ça n'empêcha pas de manger la soupe au lard. Après quoi, les gens, en s'entraînant, en arrivèrent à manger tout le repas de midi avec son jambon et ses saucisses. Et ce n'était déjà pas si mal trouvé, puisqu'il faisait trop mauvais pour aller aux vignes. A midi, on mangea le repas du soir, et, le soir, on en arriva, à force de cœur dans l'estomac, à manger les trois repas du lendemain.

Et comme tout arrive, le lendemain arriva. Il arriva avec un soleil à misère, un air transi et de la rosée plein la terre. La bande déjeuna avec exigence ; mais, comme il y avait de la rosée, les petits apaches dijonnais sortirent leurs paquets de tabac. L'homme de la rue Saumaise fit des exercices de cigarette ; il paria de se faire sortir la fumée par le nez et même par les oreilles. Gavarot n'osa pas gêner le pari. Mais il était 9 heures passées quand on partit aux vignes. C'est le vigneron Auguste qui dut grimper tous les beunatons en petite voiture à bras. Les Dijonnais l'accompagnaient, les mains dans les poches, en lui signalant les cailloux sous les roues.

On arriva à la vigne juste pour faire les 10 heures. Après quoi, les Dijonnais eurent à peine le temps de manger du raisin avant de pouvoir s'offrir le repas de midi. Au dessert, ils burent des bouteilles de marc qu'ils avaient volées dans la cave de Gavarot en le regardant tirer à boire. Ils burent cela sans s'en apercevoir ; mais après ils s'aperçurent que la terre était remplie de gros gredins et que Gavarot en était un. L'homme de la rue Saumaise lui reprocha ses rentes, son ventre, ses vignes, ses exigences. Trois petits apaches parlaient de le triquer. Deux filles en cheveux criaient des chansons horribles qui faisaient peur aux chevaux. Un gros commissionnaire, d'un rouge ivre, déclara reconnaître en Gavarot un ancien garçon boucher qui lui avait pris sa plaque. Il l'empoigna au collet. Gavarot se fâcha, mais il fut battu, triqué et fessé. Le vigneron Auguste, à grands coups de paissesaux, lui sauva un reste de vie que Gavarot se hâta d'aller réfugier à Dijon.

Gavarot a renoncé à ses vendanges. Il attend, pour couper ses raisins, que la guerre soit finie. En attendant, ceux-ci ont des aspects de raisins secs et un goût d'oignon grillé. Mais Gavarot, altéré de vengeance, cherche partout l'homme de la rue Saumaise. Si vous en avez des nouvelles, envoyez-les à Gavarot. Voici son adresse : « Monsieur Gavarot, propriétaire, à Gevrey-Chambertin. »

Gaston Roupnel.

La question des tramways

Le travail a repris sur les lignes, mais la question des tramways n'est toujours point résolue. Les Compagnies continueront-elles l'exploitation des réseaux ou en laisseront-elles le soin à l'Etat ? A 11 heures, hier matin, M. Malvy, ministre de l'Intérieur, a reçu les représentants des diverses entreprises de transports en commun de Paris et du département de la Seine entre autres MM. Eugène Etienne, député, ancien ministre, président du conseil d'administration, et Mariage, directeur de la Compagnie générale des omnibus ; Brocca, administrateur délégué, directeur de la Compagnie des tramways de Paris et du département de la Seine (réseau Nord). MM. Delannay, préfet de la Seine, et Viennot, ingénieur, assistaient à l'entrevue.

Aussitôt après, le ministre s'est entretenu avec les délégués du personnel syndiqué des omnibus et des tramways.

Les résultats ? Les directeurs des Compagnies se sont refusés à fournir tout renseignement. Les délégués grévistes, par contre, ont déclaré :

— Le ministre nous a demandé des renseignements complémentaires sur les questions de salaires et d'indemnités. Le conflit, d'ailleurs, n'est plus qu'entre les Compagnies et les pouvoirs publics.

Enfin, M. Malvy a fait la communication suivante à la presse :

« Il n'y a plus de grève des tramways. Il y a un décret du gouvernement pour l'application duquel nous prenons les mesures préparatoires nécessaires. Les Compagnies étudient en ce moment les conditions dans lesquelles elles pourraient donner satisfaction à leur personnel. Sans doute, elles désirent obtenir des compensations. Ceci, c'est l'affaire du Conseil municipal, qui va en délibérer en toute souveraineté. »

THÉÂTRES

PETITE GAZETTE DE LA COMEDIE

Les vivants ont le temps d'attendre, allez aux morts. Appelez leur sagesse et leur force en nos corps.

Cette exhortation du personnage de Sophocle, que j'entendais, une fois de plus, mercredi, dans la bouche de Silvain, au début de la tragédie d'*Electre*, ne saurait être mieux comprise qu'à la Comédie-Française. Ne vit-elle pas avec ses morts, par ses morts ; ou plutôt ne décerne-t-elle pas l'immortalité bien plus effectivement que l'Académie, puisqu'elle entretient dans sa vigne, dans sa jeunesse, en un mot dans sa vie palpitante, la pensée des grands dramaturges dont les œuvres s'animent sans cesse sur ses planches ? Ne fait-elle pas revivre aussi un peu de l'âme des comédiens d'autrefois en conservant, dans l'interprétation des chefs-d'œuvre, des traces de leurs travaux, recueillies, transmises d'âge en âge et visibles encore chez les comédiens d'aujourd'hui ?

Je joins donc ici mon hommage à celui de la Maison de Molière, de Corneille, de Racine, de Victor Hugo, la Maison de toutes nos gloires du théâtre. Et je suis certain de traduire les sentiments des amis de la Comédie en évoquant de façon plus intime, en ce « jour des Morts » de l'an 1916, l'image des deux derniers disparus, le grand Monnet-Sully et la jeune Yvonne Lifraud, le doyen illustre mort en pleine gloire, et la mignonne comédienne terrassée à l'aurore de sa carrière, le vieillard et l'enfant rapprochés par le Destin et dont le souvenir restera longtemps vivant dans nos cœurs.

Emile Mas

A l'Odéon. — L'Odéon affiche pour demain, en matinée, *le Bourgeois gentilhomme*, et il est curieux de rappeler à ce sujet que l'amusante cérémonie turque introduite par Molière dans sa pièce est une parodie de la réception de Suleiman Aga envoyé de la Sublime Porte en 1669 à la cour de Louis XIV.

Lull, dont la délicate partition souligne si heureusement les scènes les plus divertissantes de cette comédie, interprète à cette époque le rôle de Mamamouchi, et personne, dit la critique du temps, n'a été capable de l'égaliser dans ce rôle, car il est « aussi excellent grimacier qu'excellent musicien ». Cette cérémonie accompagnera la représentation du *Bourgeois gentilhomme*.

Samedi, à l'Odéon, M. Vibert interprétera le rôle de M. Jourdain avec toute la verve qu'on lui connaît, et l'excellente troupe de l'Odéon montrera que la tradition du classique est soigneusement conservée au second théâtre français.

A la Dauphine. — Au Théâtre de la Dauphine, ce soir, à 8 h. 45, Laure Fréville paraîtra pour trois jours seulement dans *la Danse qui tue*. Nulle plus qu'elle ne pourrait mieux faire comprendre toute la beauté qui surgit dans l'ampleur d'un geste ou la grâce d'une attitude ; et il n'est pas d'avantage de public qui sache mieux apprécier un spectacle d'art que celui de l'élegant théâtre de l'avenue Malakoff. Les trois jours de la Dauphine avec leur changement de programme tous les vendredis soit et resteront désormais l'événement mondain de la semaine.

Un nouveau théâtre. — L'inauguration du Théâtre Edouard-VII aura lieu lundi soir avec une revue en deux actes de Rip : *All Right*. Il n'y aura pas de répétition générale.

A la Porte-Saint-Martin. — La répétition générale de *l'Amazonne*, trois actes de M. Henri Bataille, aura lieu mercredi prochain 8 novembre.

Bienfaisance et solidarité. — C'est demain 4 novembre à 2 h. 1/2, qu'aura lieu au Théâtre du Gymnase la matinée Paul Claudel, donnée au bénéfice des œuvres d'assistance du Pover Franco-Belge et des American Hostels For Refugees, avec le concours de Mmes Lara et Delval, de la Comédie-Française ; Mlle Eve Francis, MM. Janvier, Hervé et Jacques Copeau.

Les Trente Ans de Théâtre. — L'Œuvre française et populaire des Trente Ans de Théâtre donnera son 33^e spectacle le lundi soir 6 novembre, au Trianon-Lyrique. Le programme en sera particulièrement brillant.

ATTRACTIONS -- CINEMAS

AU GAUMONT-PALACE, « LES MYSTÈRES DE L'OMBRE »

Le film artistique Gaumont, *les Mystères de l'ombre*, marque un nouvel et remarquable effort.

Sous une forme nouvelle, l'auteur a su développer un scénario étrange où la passion humaine semble domptée par la force du Destin.

L'interprétation excellente met surtout en valeur le talent souple, délicat et nuancé de Fabienne Fabrèges, qui a su tenir son rôle avec une réelle maîtrise.

Complété par de nombreuses scènes humoristiques et documentaires encadrées d'attractions variées, le programme comprend en outre un film de guerre sensationnel, le front de la Somme aux abords de l'épave.

Pour éviter toute surprise, louer les places à l'avance, 4, rue Forest, de 11 à 17 h. Téléph. Marcadet 16-77.

Matinées populaires : lundi 6, mardi 7, mercredi 8 avec le grand film dramatique : *Sadounah*, le très grand succès de Régina Badet.

OMNIA-PATHE

Jamais on ne vit plus beau programme. *Zyle*, d'après le délicieux roman d'Hector Malot, est interprété à ravir par Robinne et M. Croué, tous deux de la Comédie-Française, et M. Henry Bosc, le comédien si apprécié. *Le grand crime du petit Tonio* est une charmante nouvelle interprétée par M. Léon Bernard (de la Comédie-Française), la petite Malherbe et le petit Jean Fleury, qui est remarquable. Un Prince très réussi : *le Sourire de Rigadin*. De superbes actualités sur notre action en Grèce, tout cela constitue un spectacle comme rarement un cinéma peut en offrir à sa clientèle. Orchestre de premier ordre ; projection parfaite.

VENDREDI 3 NOVEMBRE

Opéra. — Samedi, ballet *la Korrigane* ; *Briséis*.
Comédie-Française. — A 7 h. 45, *le Demi-Monde*.
Opéra-Comique. — Samedi, à 8 heures, *Werther*.

ECOLE Boulevard Poissonnière, 19
Rue de Rivoli, 53
Commerce, Comptabilité, Sténo-Dactylo, Langues, etc.

Odéon. — A 8 heures, *la Famille Benetton*.
 Antoine. — A 8 h. 30, *Une amie d'Amérique*.
 Athénée. — A 8 h. 30, *L'Âne de Buridan*.
 Bouffes-Parisiens. — A 8 h. 35, *Faisons un rêve* (S. Guitry, Ch. Lysès).
 Capucines (Gut. 56-40). — A 8 h. 30, *Tambour battant*, revue de Plumeau : *Pant pant au rideau!*
 Châtelet. — Samedi, à 8 heures, *les Exploits d'une petite Française*.
 Gymnase. — A 8 h. 45, *la Petite Dactylo*.
 Nouvel-Ambigu. — A 8 h. 30, *le Maître de forges*. Lundi, *la Roussotte*.
 Porte-Saint-Martin. — A 8 h. 30, *le Sphinx*, *l'Infidèle* (dern.)
 Th. Michel. — A 8 h. 45, *Une femme, six hommes et un singe*.
 Palais-Royal. — A 8 h. 20, *Madame et son filleul*.
 Apollo. — Tous les soirs, à 8 h. 15, *la Lemoiselle du Printemps*. Jeudi et dim., mat. à 2 h. 30. (Centra 72-21.)
 Théâtre des Arts (Wagram 80-03). — A 8 h. 30, *la Seconde Madame Tanqueray* (Mme Berthe Bady). Matin, jeudi et dim.
 Ba-Ta-Clan. — A 8 h. 30, *Ça murmure!*
 Cluny. — A 8 h. 15, *le Truc de la Boniche*.
 Grand-Guignol. — A 8 h. 30, *la Marque de la Bête*, etc.
 Renaissance. — A 8 h. 15, *le Chopin*.
 Trianon-Lyrique. — A 8 heures, *Zampa*.
 Th. Rejane. — A 8 h. 30, *Mister Nobody*.
 Th. Sarah-Bernhardt. — A 8 heures, *la Dame aux Camélias*.
 Théâtre de la Dauphine (56 bis, av. Malakoff — Passy 19-15). — A 8 h. 45, *Zonnestag et Cie*. Lebeau et sa troupe belge.
 Scala. — A 8 h. 15, *la Dame de chez Maxim*.
 Variétés. — A 8 heures, *Kit* (Max Dearly). Location Gutenberg 09-02. Matinées jeudis et dimanches.

La Soirée

Théâtre des Arts (Wagram 80-03). — A 8 h. 30, *la Seconde Madame Tanqueray* (Mme Berthe Bady). Matin, jeudi et dim.
 Ba-Ta-Clan. — A 8 h. 30, *Ça murmure!*

MUSIC-HALLS, ATTRACTIONS, CINEMAS

Olympia (Tel. Centr. 44-68). — A 2 h. 30 et 8 h. 30, 20 vedettes et attractions.
 Gaumont-Palace. — A 8 h. 20, *les Mystères de l'ombre*, cinéma-drame. Location 4, rue Forest, de 11 à 17 h. Téléph. Marcadet 10-73.
 Omnia-Palace. — Zylé (d'après Hector Malot); *le Grand crime du petit Tonio*; *le Sourire de Rigadin*; *les Côtes de la Riviera*, et un programme d'actualités.
 Vaudeville. — A 8 h. 30, *Crésus*.

Faits divers

Tragiques discussions. — Hier matin, à 9 heures, Mme Victorine Huel, âgée de quarante ans, demeurant 26, rue Saint-Sébastien, à la suite d'une discussion avec sa sœur, s'est jetée par la fenêtre de son logement situé au troisième étage et s'est grièvement blessée sur diverses parties du corps.

Elle a été transportée à l'hôpital Saint-Louis.

Mme Berthe Dupaquier, âgée de trente et un ans, demeurant 34, rue du Pressoir, avaient, avant-hier, une discussion avec son mari.

Hier matin, elle se trouvait chez une de ses amies, 3, impasse des Marais, quand, soudain, elle enjamba la barre d'appui d'une fenêtre et se précipita dans le vide. Relevée, le crâne fracturé, la malheureuse a été admise dans un état alarmant à l'hôpital Saint-Louis.

Accidents d'automobiles. — Vers 2 h. 1/2 de l'après-midi, hier, en face du numéro 52 de la rue Dauphine, une automobile est montée sur le trottoir et a renversé Mme Marguerite Schoors, âgée de vingt ans, demeurant 51, rue Mazarine, et son fils, Jean, âgé de dix-huit mois. Tous deux ont été admis à l'hôpital de la Charité.

Rue des Martyrs, en face du numéro 9, Mme Anna Faure, âgée de soixante-quinze ans, a eu les jambes écrasées par un taxi-auto.

Sur sa demande, la victime a été transportée à son domicile, 38, rue Victor-Massé.

BLOC-NOTES

LA JOURNÉE

Fête à souhaiter : aujourd'hui vendredi, Saint HUBERT ; demain, Saint CHARLES.

Services à la mémoire des élèves et anciens élèves de l'Ecole centrale des Arts et Manufactures tombés au champ d'honneur : à 10 heures, en l'église Saint-Nicolas-des-Champs ; à 1 h. 45, au Temple de l'Oratoire ; à 3 h. 15, au Temple Israélite (rue de la Victoire).

10 heures : ouverture de l'Exposition horticoles d'automne (84, rue de Grenelle).

NOUVELLES DES COURS

S. A. R. la princesse Alexandre de Teck est à Paris pour un court séjour.

CORPS DIPLOMATIQUE

S. Exc. M. Cambon, ambassadeur de France en Angleterre, est arrivé à Paris pour quelques jours.

S. Exc. le marquis de Villa Urrutia, ambassadeur d'Espagne près le Quirinal, a présenté ses lettres de créance au lieutenant général du roi.

S. Exc. M. Sharp, ambassadeur des Etats-Unis en France, est attendu à Paris, retour d'Amérique.

INFORMATIONS

M. de Grandmaison, député de Saumur, capitaine à l'état-major de la 3^e armée, vient d'être promu chef d'escadron et cité à l'ordre du jour dans les termes suivants :

« Dégagé de toute obligation militaire de par son âge et son mandat parlementaire, a tenu à servir au front. Affecté depuis juillet 1916 à l'état-major d'une armée, n'a jamais marchandé sa peine dans les nombreuses liaisons qu'il a faites en première ligne avec une bonne humeur et un entrain exemplaires. »

Le général Renaud cite en ces termes à l'ordre du jour de la division le sergent Bousquet :

« A, durant toutes les opérations en février, mars et septembre 1916, assuré la liaison avec un dévouement parfait dans un secteur journellement bombardé. »

Le sergent Bousquet est le revuiste bien connu, qui, en collaboration avec Rip, fit représenter maintes pièces à succès.

MARIAGES

On annonce le mariage de M. François Courbe, licencié en droit, maréchal des logis au 81^e d'artillerie lourde, décoré de la croix de guerre, avec Mlle Henriette Rivière.

Nous apprenons les fiançailles de M. Georges-Jules-Octave Salmon, ingénieur, fils de l'ingénieur, chevalier de la Légion d'honneur, avec Mlle Jeanne-Françoise Taburet.

Dans l'intimité a été célébré, en l'église Notre-Dame de Passy, le mariage de M. Charles Sabouret, chef de section automobile, fils de l'ingénieur en chef de la Compagnie d'Orléans, avec Mlle Simone Roussel.

NAISSANCES

Mme Jean Millet, femme du capitaine d'artillerie, a donné le jour à un fils : Robert.

Mme Jacques Duché est mère d'un fils : Didier.

Mme Pierre Zarsika, femme du docteur aux armées, a mis au monde une fille : Christiane.

Morts pour la France :

STANISLAS LEDUC, chef de bataillon breveté, commandant au 3^e chasseurs à pied. — BERNARD BAYLON, capitaine adjudant-major au 10^e chasseurs à pied. — EDMOND BILLERON, capitaine au 3^e régiment mixte zouaves et tirailleurs. — EDOUARD VIGNES, capitaine d'artillerie. — RAYMOND LE GODEC, lieutenant au 152^e d'infanterie. — FRANÇOIS DE LAMOTHE, lieutenant au 3^e chasseurs alpins. — JEAN-RENE JASSON, lieutenant d'infanterie, architecte diplômé par le gouvernement. — RÉMY GRASSAL, lieutenant aviateur. — PAUL TRIÉNARD, lieutenant d'artillerie. — LHERMIER, sous-lieutenant d'infanterie, notaire à Mézières. — Mulsant, sous-lieutenant d'artillerie. — BARON MAURICE DE FROMENT, sergent au 55^e d'infanterie. — PIERRE AGARD, soldat brancardier au 50^e d'infanterie, avocat à la Cour d'appel, mort en France, à son retour de captivité, des suites des mauvais traitements subportés au camp de représailles de Courlande.

DEUILS

Nous apprenons la mort :

Du docteur Eyssautier, décédé chez son fils, à Bourg (Ain), frère de Mgr Eyssautier, évêque de La Rochelle ;
 De la Rév. Mère Marie-Victime de Jésus, prieure du monastère des Bénédictines du Saint-Sacrement, à Bayeux, décédée à quatre-vingt-six ans.

Pour les naissances, mariages, nécrologies, s'adresser à l'Office des Publications, 24, boulevard Poissonnière, Paris. Téléphone Central 52-44 — 9 à 6 h. Tarif spécial pour nos abonnés.

Le jour des morts à Toulon

TOULON, 2 novembre. — Ce matin, M. Micholet, maire, assisté des adjoints et des conseillers municipaux, ainsi que des fonctionnaires de la ville, s'est rendu successivement dans les deux cimetières et a déposé sur les tombes des morts pour la patrie des couronnes aux rubans tricolores. Puis, devant la mairie, un grand cortège s'est formé avec les Sociétés des anciens sous-officiers des armées de terre et de mer, des médaillés militaires, des anciens combattants de 1870-1871, des réformés n° 1, de la Société des sauveteurs, etc., et a parcouru la ville, drapeaux en tête, pour défilé devant le monument élevé à la mémoire des Toulonnais morts aux armées.

Devant le monument, où de nombreuses couronnes ont été déposées, se trouvaient le vice-amiral Rouyer, préfet maritime ; M. Abel, député, vice-président de la Chambre ; les contre-amiraux Morin et Sagot du Vauroux, le sous-préfet, le consul général d'Italie, les consuls d'Angleterre, de Russie et de Belgique, des délégations de marins français et russes, de soldats français et serbes, etc.

M. Jean Aicard, de l'Académie française, a prononcé un éloquent discours célébrant les actions glorieuses de nos armées.

Les marins du 5^e dépôt des équipages de la flotte ont expédié, pour le cimetière français de Salonique, de nombreuses plantes, des arbustes et des palmiers pour orner les tombes des marins et soldats français tombés là-bas pour la France.

LÉGION D'HONNEUR

Est inscrit aux tableaux spéciaux de la Légion d'honneur :

Pour commandeur

Anthoine, général de division commandant un corps d'armée :

« Commandant de corps d'armée des plus brillants, tant par l'étendue de ses connaissances que par ses qualités d'activité, d'entrain et de fermeté. A donné, aux attaques de septembre 1916, de nouvelles preuves de sa valeur en enlevant, sur un front de 6 kilomètres, une position ennemie puissamment défendue. »

LA CROIX DE GUERRE

Le président de la République a revêtu de sa signature, à la date du 23 octobre 1916, un décret modifiant les articles 10 et 11 du décret du 23 avril 1915 relatif à l'application de la loi du 8 avril 1915 instituant une croix de guerre.

Il résulte du nouveau décret que, jusqu'au vote de la loi régularisant l'attribution de décorations faite au titre du décret du 13 août 1914, la croix de guerre pourra être retirée par le chef de corps, tant que le militaire restera sous les drapeaux, et par le ministre, si le militaire a été rendu à la vie civile. L'intervention du Conseil de l'Ordre de la Légion d'honneur ne devenant réglementaire qu'après le vote de cette loi.

FEUILLETON D' « EXCELSIOR » DU 3 NOVEMBRE 1916

6

Pour le roi de Prusse !

ROMAN VECU

PAR

Georges MALDAGUE

PREMIERE PARTIE

La cloche du Vieil-Orme

CHAPITRE III

Un cri très sourd, le moulinet d'un aviron, un hurlement du chien, mêlé d'un grognement de rage, une voix d'homme essouffée : « Harri Bismarck ! Hardi ! »

Il parut au Saint-Cyrien que le petit bateau retraversait l'étang.

Perraud était là, près de sa bête, dans les ajoncs.

— Canaille ! il lui a cassé une patte.

A peine encore un gémissement, et le chien se remit à grogner.

— Oui... oui... tu lui revaudras ça, moi aussi... Crapule !... Mais... mais, il y a quelqu'un là !

— Moi, fit une voix de femme. Oh ! que j'ai eu peur... que j'ai peur, master Perraud !

Copyright 1916 by Georges Maldague.
 Tous droits de reproduction, traduction, adaptation dramatique ou cinématographique réservés pour tous pays.

L'accent était particulier, les paroles scandées d'un tremblement.

— C'est vous, madame... Madame...

— Mrs Clearck, oui... Je rentrais... J'aime tant la forêt... Oh ! tant, si vous saviez, le soir... tant... Mais le tonnerre, la pluie... Bien vite j'ai gagné la baraque, cet individu aussi... Heureusement il faisait si noir, il ne m'a pas vue... Peut-être m'aurait-il étranglée... Pauvre Bismarck ! Est-ce qu'il l'a tué, cet individu ?

— Il ne manquerait que ça, qu'il l'ait tué !... De toute façon, j'aurai sa peau... Ce sont ses deux pattes à lui, que je lui casserai, ou mon chien qui l'étranglera...

— Oh ! Master Perraud ! Master Perraud ! Pourvu que je ne le rencontre point en regagnant le château...

— Eh ! Tant pis ! J'ai déjà prévenu qu'il y avait dans le bois des gas qui ne me disaient rien de bon... Moi, j'emmène mon chien... Viens, Bismarck !... Mais, je croyais que vous n'aviez peur de rien !

La voix du garde était bourrue, avec un intention très marquée de déplaire.

Il ajouta, l'animal le suivant sur trois pattes, en se plaignant si bas qu'on l'entendait à peine :

— Je suis chargé de purger la forêt de la racaille, pas autre chose !

— Je sais, master Perraud, je sais... Si j'ai eu peur, c'est pour votre chien, pas pour moi...

— Il en a vu d'autres...

— Méfiez-vous, s'il y avait la guerre... Il y passerait...

— Bismarck !

— Justement parce que vous l'avez baptisé de ce nom... Les Allemands vous le tueraient.

— Les Allemands ! Pensez-vous, qu'on les reverra ici !

— Espérons que non, master Perraud... Ah ! je passerai chez vous demain, car je gagne aussi les Etats-Unis, avec le jeune ménage et M. Jacques

de Saint-Priet, j'espère... Je veux vous donner au moins... vingt dollars... Est-ce assez ? un bon pourboire !

— Merci, madame, moi je suis un forestier du gouvernement ; je ne prends pas de pourboire.

— J'ai bu de si bon lait, chez vous... et vous avez de si bonne crème...

— Vous avez payé, n'est-ce pas, quand vous en avez pris ?... Quitte et quitte... Viens, Bismarck, mon bon chien... On le pincera à un carrefour, pas peur... On lui cassera les deux pattes !

André Delleville, derrière les saules, entendit s'éloigner Perraud, emmenant sa bête qu'il excitait.

Mrs Clearck, au bout de dix pas dans le sens contraire, s'arrêtait.

Sa forme opaque se dessinait nettement aux yeux du jeune homme, dans le noir de la nuit.

Elle restait aussi immobile.

Et Mrs Clearck, lorsque l'homme et le chien furent à une certaine distance, revint à la cabane.

Il s'écoula de longues minutes, au moins un quart d'heure.

Les échos de la foudre n'arrivaient plus que très lointains ; les ténèbres semblaient s'éclaircir.

Le jour allait-il surprendre là le Saint-Cyrien André Delleville ?

Qu'attendait Mrs Clearck dans la hutte du bord de l'eau ?

Soudain la barque, de nouveau immobilisée de l'autre côté du grand étang, bougea.

Celui qui, à coups de rames, aussi légers qu'habiles, la faisait mouvoir, devait être littéralement étendu au fond.

Aucune silhouette en saillie, au-dessus de l'esquif, dont l'emploi avait pour mobile tout à l'heure ou de dépister le chien ou d'abréger le chemin, en évitant le contour de la pièce d'eau : les deux raisons, sans doute.

Recommencer indiquait une audace à l'épreuve au service d'une nécessité absolue.

Les Sports

FOOTBALL ASSOCIATION

Lyon bat Nîmes. — La Coupe interfédérale (match du deuxième tour), qui s'est disputée à Lyon le jour de la Toussaint, a été une belle victoire pour l'équipe lyonnaise du Club Sportif des Terreaux ; ce dernier a, en effet, battu le Football Club de Nîmes par 8 buts à zéro, malgré la belle défense de ce dernier club.

Autres résultats. — Matches disputés mercredi : U.S. Suisse (1) bat C.A. du XIV^e (1) par 6 buts à 1 ; Stade Français (1) bat A.S. Amicale-C.A. Joinville (1) par 5 buts à zéro ; C.A.S. Générale (1) bat Paris Star (1) par 4 buts à zéro ; C.A. Boulonnais (1) bat C.A. Vitry (1) par 3 buts à 1 ; E.S. Saint-Maur-A.P.F. (1) bat U.S. Ile Saint-Denis (1) par 4 buts à 2. Tous ces matches comptaient pour la Coupe Fédérale organisée par la L.F.A.

BOXE

Un peu partout. — A Swansea, Louis Ruddick a battu Bill Beyvon, celui-ci abandonnant au douzième round d'un match qui en comportait vingt ; dès le cinquième round, Charlie Harcastle a mis knock out, à Liverpool, son adversaire Mike Honeyman ; à Newport, c'est l'arbitre qui a dû, au cinquième round, arrêter le combat entre Jimmy Hogan et Lewis Williams, en raison de l'écrasante supériorité de ce dernier. En Amérique, à New-York, Crip Hayes se débarrassait, en trois rounds, de Battling Wilson, tandis qu'à Boston Vic Moran se faisait battre aux points par Johnny O'Leary.

DEMANDEZ LA TOURISTE
BANDE MOLLETTIERE
SPIRALE EXTENSIBLE



La Seule en TROIS COURBES
s'adaptant aux trois parties de la jambe : cheville, mollet, jarret, ce qui supprime tout glissement sans serrer le mollet.

REFUSEZ LA BANDE CINTRÉE

UNE SEULE COURBE
qui glisse toujours, d'où obligation de trop serrer le mollet.

La Touriste, 1^{re} qualité : Marque Or ; 2^e qualité : Marque Rouge. En Vente dans les Grands Magasins et bonnes Maisons de Chaussures, Nouveautés, Sports, etc. Gnos : La Touriste, Paris.

CHEMIN DE FER D'ORLEANS

La chasse en Sologne

En vue de faciliter les déplacements des chasseurs désireux d'assister, en Sologne, aux battues autorisées, la Compagnie d'Orléans a décidé de faire arrêter, les samedis et veilles de fêtes, le train express partant de Paris-Quai d'Orsay à 19 h. 05 aux trois stations de la Ferté-Saint-Aubin (21 h. 19), La Motte-Beuvron (21 h. 32) et Salbris (21 h. 43). Cet arrêt subsistera jusqu'au 1^{er} mars 1917.

MALADIES INFECTIEUSES
Rhumes, Angines, Grippe, Tuberculose, Brûlures
Coups, Mal^{les} de la Peau et des Yeux, guéries par l'

ANIODOL

LE PLUS PUISSANT ANTISEPTIQUE
INDISPENSABLE pour la TOILETTE INTIME
Souverain contre Métrites, Pertes, Cancers, etc.
DÉSODORISANT PARFAIT
T^{re} Ph^{ie}. Prix : 3^{fr} 50 le flacon pour 20 lit.

Montres

Longines
Élégantes
et précises.

Femmes qui souffrez

de Maladies intérieures, Métrite, Fibrome, Hémorragies, Suites de Couches, Ovarite, Tumeurs, Pertes blanches, etc.

REPRENEZ COURAGE

car il existe un remède incomparable, qui a sauvé des milliers de malheureuses condamnées à un martyre perpétuel, un remède simple et facile, qui vous guérira sûrement, sans poisons ni opérations, c'est la

JOUVENCE de l'Abbé SOURY

FEMMES QUI SOUFFREZ, auriez-vous essayé tous les traitements sans résultat que vous n'avez pas le droit de désespérer. Vous devez, sans plus tarder, faire une cure avec la Jouvence de l'Abbé Soury.

La Jouvence de l'Abbé Soury c'est le salut de la Femme.

FEMMES QUI SOUFFREZ de Règles irrégulières accompagnées de douleurs dans le ventre et les reins ; de Migraines, de Maux d'Estomac, de Constipation, de Vertiges, d'Étourdissements, Varices, Hémorroïdes, etc. ; Vous qui craignez la Congestion, les Chaleurs, Vapeurs, Étourdissements et tous les accidents du RETOUR D'ÂGE, employez la Jouvence de l'Abbé Soury qui vous guérira sûrement.

Le flacon : 4 fr. dans toutes les Pharmacies ; 4 fr. 60 franco gare. Les 3 flacons : 12 fr. expédition franco gare contre mandat-poste adressé à la Pharmacie Mag. DUMONTIER, à Rouen.

(Notice contenant renseignements gratuits). 291

La documentation sur la guerre, la plus complète, la plus exacte, est fournie par la collection d'« Excelsior ». Demander conditions spéciales à nos bureaux.

GOUTTES DES COLONIES

DE CHANDRON

CONTRE

MAUVAISES DIGESTIONS, MAUX D'ESTOMAC, Diarrhée, Dysenterie, Vomissements, Cholérine

PUISSANT ANTISEPTIQUE DE L'ESTOMAC & DE L'INTESTIN

DANS TOUTES LES PHARMACIES. VENTE EN GROS : 8, R. de Vienne, Paris.

Carburateur ZÉNITH

Société du Carburateur ZENITH

Siège social et Usines : 51, Chemin Fauriat, LYON

Direction à PARIS : 15, rue du Délécradère

Usines et succursales : LYON, PARIS, LONDRES, BRUXELLES, LA HAYE, MIAN, TURIN, DE LAOIT, GENEVE, NEW-YORK.

Le siège social de Lyon répond par retour à toutes demandes de renseignements d'ordre technique ou commercial. Envoi immédiat de toutes pièces.

Le gérant : VICTOR LAUVERGNAT.

Imprimerie 19, rue Cadet, Paris. — Voltaire

Les roseaux se couchèrent en craquant, un buste émergea, sans que cette fois personne bondît.

Mais des voix chuchotèrent puis, sans s'élever, devinrent distinctes ou du moins perceptibles... Des phrases brèves, en allemand, la langue qu'André Delleville choisissait avec l'anglais pour ses examens, martelèrent son oreille, comme si elles eussent été articulées à voix haute :

— L'enveloppe m'a échappé... le dernier message...

— C'est pour cela que vous revenez ?

— Et vous, pourquoi restez-vous ici ?

— Par peur qu'un vestige nous trahisse... J'attends le jour...

— Peut-être la trouverez-vous... l'enveloppe.

— Soyez sans crainte... et puis, nul autre que nous n'y peut rien comprendre... Partez, de grâce... Éloignez-vous... Allez plutôt rejoindre Fritz... là-bas... Si cette estafette n'est pas arrêtée en route... il faut fuir... Et ce n'est pas le moment de fuir... ce n'est pas le moment !

Cette dernière phrase, suppliante, impérative, scandée de colère, sortait d'une bouche féminine.

— Partez ! ordonna Mrs Clearke, ne revenez plus, ne revenez plus par ici... l'heure sonne... et bientôt, pour nous, elle s'ébranlera, leur cloche... leur cloche du Vieil-Orme... Mais d'abord, il faut ce mariage... partez ! partez ! partez !

Encore quelques mots :

— Die Stunde schlagt, für den Kaiser, für's Vaterland. (L'heure sonne... pour l'empereur ! pour la Patrie !)

Et, avant que la barque se fût pour la seconde fois détachée de la rive, un coup de trompe, un roulement d'auto, tout près, sous bois.

L'illumination d'un phare puissant semble envelopper, comme tout à l'heure le feu du ciel, toute la forêt.

Si les saules n'eussent mis leur rideau très dense entre André Delleville et ceux qui échangeaient tout près de lui une si étrange conversa-

tion, il eût peut-être été aperçu de l'homme qu'il vit de face, plus grand que celui qui causait, sous les charmes, avec la belle Américaine, accouru à peu près de la même façon, paysan ou chemineau, carrier ou bûcheron.

L'automobile, dont le chauffeur connaissait certainement très bien le pays, par la seule route carrossable entre les futaies gagnait le château.

Tout retomba dans l'obscurité, qu'un blanchissement d'aube commençait à éclaircir. La voiture s'arrêtait.

Le chemineau et la grande dame échangèrent un nouveau et plus rapide dialogue, mais si bas, que le jeune officier, cette fois, n'entendit rien.

Il se rendit compte qu'ils se séparaient, et que Mrs Clearke reprenait très rapidement le chemin qu'elle avait parcouru pour venir.

André sentait son cœur battre plus fort. Il épongea son front ruisselant.

Si chaque parole ne lui arrivait pas absolument il avait saisi suffisamment le sens de chaque phrase ; une surtout bourdonnait dans sa tête :

« Mais, d'abord, il faut ce mariage. »

Lui aussi marcha vers l'allée de charmes, c'est-à-dire vers le vieux donjon, où celle qu'il aimait devait dormir, dans la grande chambre tendue de perse rose, dont il enjambait la fenêtre pour déposer, avec son Aveu et son Adieu, la moisson embaumante cueillie partout, en se déchirant les mains, en se meurtrissant le cœur.

Elle ne se retourna pas, la « Sirène aux yeux verts », comme l'appelaient ses admirateurs, la « vipère aux cheveux rouges », disait Perraud, qui, sans cause, ou peut-être parce qu'il devinait ce qui se passait dans le cœur du « petit cousin Delleville », n'aimait point l'Américaine.

Lorsqu'elle eut disparu au coin de la charmille, il bâta le pas.

Arrivé à cet endroit, il vit l'auto stationnant derrière le château.

De la lumière filait à travers les persiennes du général.

Il prit la porte bâtarde de la tourelle, tâtonna dans le couloir sombre, et, une fois au seuil, au delà duquel s'assourdisaient des voix d'illuminés, il heurta de façon à ce qu'on lui ouvrît sans tergiverser.

D'instinct, il donnait le mot de passe :

— Montmirail !

Ce fut l'ingénieur qui l'introduisit.

Un coup d'œil eût montré au Saint-Cyrien la gravité du moment.

Aussi blanc que ses cheveux blancs, le grand vieillard qui s'appelait le général de Saint-Priest arpentait, très droit, la tête levée, les mains derrière le dos, la prunelle métallique, cette haute et vaste pièce qui lui servait de cabinet de travail.

A un coin de la cheminée, le capitaine Halde-mart, également pâle comme un mort, gardait une immobilité rigide.

Jacques de Saint-Priest — André Delleville introduit — se tenait à droite de la porte refermée, tandis que celui-ci, adossé à cette porte, n'osait plus avancer.

Et, de l'autre côté du bureau, deux hommes, un colonel d'état-major, puis un civil, qui venait de se décoiffer de sa casquette d'automobiliste.

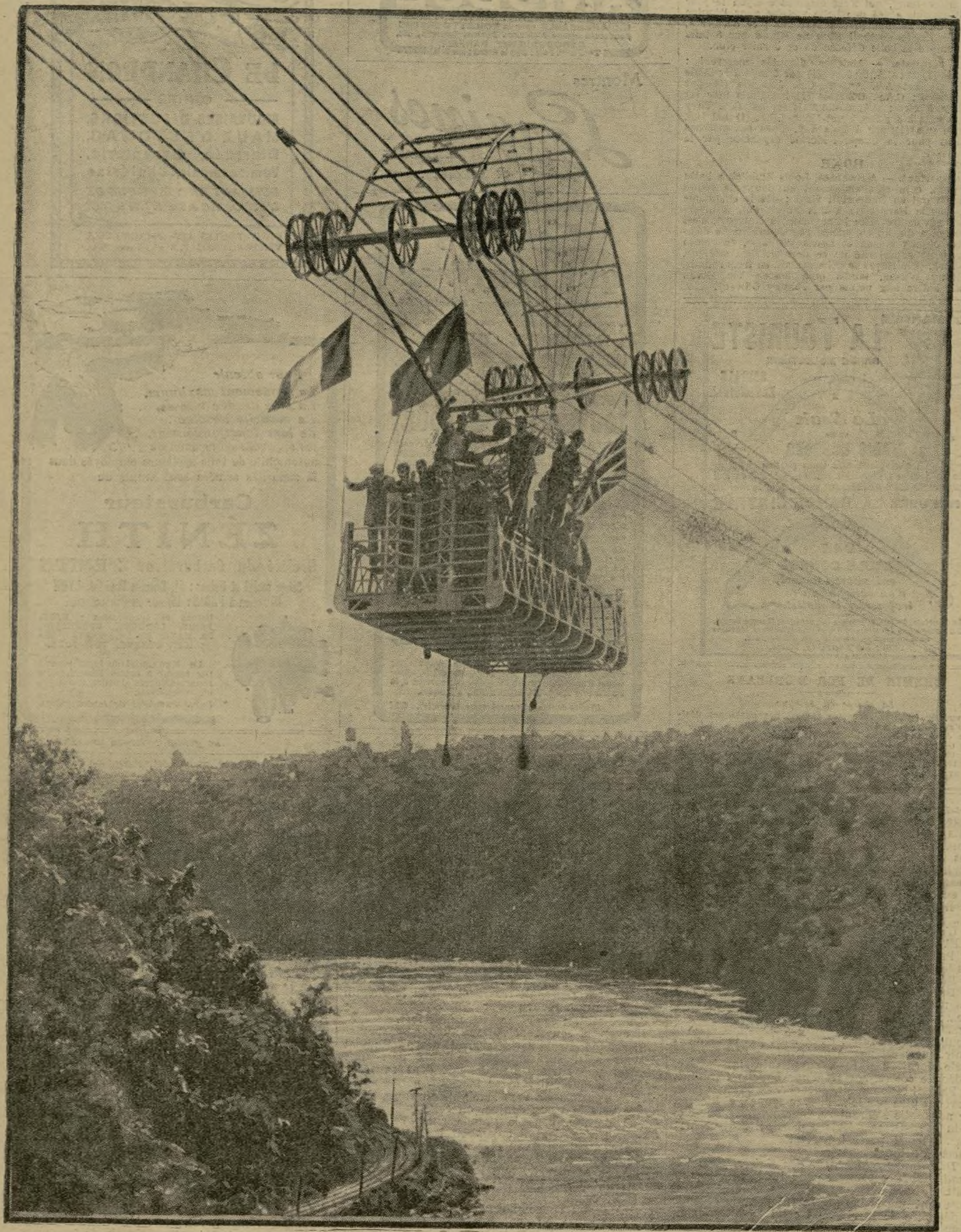
Haute taille, musclé, la tête extrêmement énergique et intelligente, ce dernier considérait, comme chacun, du reste, celui qui forçait l'entrée si rigoureusement interdite, que non seulement personne n'allait plus la franchir, mais qu'une défense sans réplique empêcherait qu'on la passât pour sortir.

— Que viens-tu faire ici ? interrogeait le général, fixant sur André son regard que le jeune officier n'avait pas encore vu si pénétrant, si dur.

— J'aurais une chose grave à vous dire, mon général.

(A suivre.)

Le pont transbordeur des chutes du Niagara



Depuis quelques semaines, on peut traverser les chutes du Niagara par le moyen audacieux... et sûr de ce transbordeur. Le bruit produit par la formidable cataracte est si puissant qu'il est impossible, à bord du trolley, passant à 150 pieds au-dessus des eaux, d'entendre une conversation, criât-on à l'oreille de l'interlocuteur. Le câble sur lequel glisse le chariot a une longueur de 1.800 pieds. Trente-six passagers peuvent être transbordés en un seul voyage.

Ayuntamiento de Madrid